

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1904-1905. — N° 21

LES MAÎTRES CHIRURGIENS AVIGNONNAIS

Notes et Documents pour servir à leur histoire

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 29 novembre 1904

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Maurice MADON

né le 1^{er} juillet 1877, à Aix (Bouches-du-Rhône)

ANCIEN INTERNE DES HÔPITAUX D'AVIGNON

MÉDAILLE D'HONNEUR DES ÉPIDÉMIES (1904)



LYON
IMPRIMERIE L. BOURGEON

7, rue des Marronniers

1904



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41546721_0020

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1904-1905. — N° 21

LES MAÎTRES CHIRURGIENS AVIGNONNAIS

Notes et Documents pour servir à leur histoire

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 29 novembre 1904

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

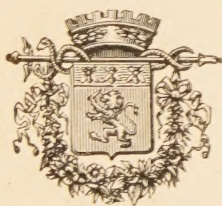
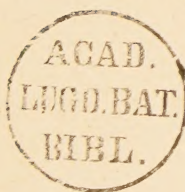
PAR

Maurice MADON

né le 1^{er} juillet 1877, à Aix (Bouches-du-Rhône)

ANCIEN INTERNE DES HÔPITAUX D'AVIGNON

MÉDAILLE D'HONNEUR DES ÉPIDÉMIES (1904)



LYON
IMPRIMERIE L. BOURGEON

7, rue des Marronniers

1904

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

M. LORTET
M. HUGOUNENQ

DOYEN.
ASSESEUR.

PROFESSEURS HONORAIRES
MM. PAULET, CHAUVEAU.

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. LÉPINE. BONDET. BARD. PONCET. JABOULAY. FABRE. X. AUGAGNEUR. PIERRET. WEILL MONOYER. HUGOUNENQ. CAZENEUVE. BEAUVISAGE. LORTET. TEISSIER. RENAUT. MORAT. TRIPIER. POLLOSSON (M.). ARLOING. LACASSAGNE. COURMONT (J.). SOULIER. FLORENCE.
Cliniques chirurgicales	
Clinique obstétricale et Accouchements	
Clinique ophtalmologique	
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	
Clinique des maladies mentales	
Clinique des maladies des enfants	
Physique médicale	
Chimie médicale et pharmaceutique	
Chimie organique et Toxicologie	
Matière médicale et Botanique	
Parasitologie	
Anatomie	
Anatomie générale et Histologie	
Physiologie	
Pathologie interne	
Pathologie externe	
Pathologie et Thérapeutique générales	
Anatomie pathologique	
Médecine opératoire	
Médecine expérimentale et comparée	
Médecine légale	
Hygiène	
Thérapeutique	
Pharmacologie	

PROFESSEUR ADJOINT

Physiologie, cours complémentaire M. DOYON.

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

Clinique des Maladies des Femmes	MM. POLLOSSON (A.) agrégé
Maladies des voies urinaires	CHANDELUX, —
Maladies des oreilles, du nez et du larynx	LANNOIS, —
Propédeutique médicale	ROQUE, —
Propédeutique chirurgicale	BÉRARD, —
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN, —
Anatomie pathologique	DEVIC, —
Hygiène administrative	ROUX, —
Thérapeutique générale	COLLET, —
Accouchements	COMMANDEUR, —
Matière médicale	MOREAU, —
Embryologie	REGAUD, —
Anatomie topographique	ANCEL, —

AGRÉGÉS

MM.	MM.	MM.	MM.
BARRAL.	BORDIER.	REGAUD.	GAYET.
PIC.	COURMONT (P.).	GAUSSE.	MOREL.
PAVIOT.	CHATIN.	ANCEL.	NEVEU-LEMAIRE.
NOVE-JOSSERAND.	VILLARD.	CHARVET.	NICOLAS.
BERARD.	TIXIER.	COMMANDEUR.	PATEL.
SAMBUC.			

M. BAYLE, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

M. FLORENCE Président; M. PAVIOT, Assesseur;
MM. NICOLAS et GAYET, Agrégés.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

A MES MAITRES

MEIS ET AMICIS

Dernier acte de notre long apprentissage médical, ce modeste travail nous permet d'adresser, au moment de les quitter, un suprême hommage à tous ceux qui, de près ou de loin, se sont intéressés à nos études. Mais il est un nom béni que nous tenons à placer en tête de ces lignes, le nom de celle qui, jusqu'à son dernier souffle, ne cessa de nous encourager à persévérer dans la voie que nous nous étions tracée, le nom de notre mère bien aimée. A la mémoire de cette sainte femme, de cette mère incomparable que nous regretterons jusqu'à la fin de nos jours, nous dédions ces quelques pages.

A vous aussi, mon cher père, vont nos remerciements les plus chaleureux. Nous connaissons trop les sacrifices énormes que vous a coûtés l'éducation des neuf enfants dont je suis l'aîné, et auxquels je suis heureux d'adresser un bien fraternel souvenir, pour ne pas en garder, gravé au plus profond de notre cœur, un éternel souvenir et pour ne pas conserver le grand désir de vous rendre, en affection et en reconnaissance, ce que vous avez dépensé pour nous, en conseils, fatigues et soucis de tous les instants.

Modèle de toutes les vertus, notre grand-père n'a cessé de nous prodiguer, pendant le cours de notre vie d'étudiant, les conseils que cinquante années de professorat ou de décannat dans la Faculté de droit d'Aix, avaient marqué de leur sceau de sage et savante expérience. La mise en pratique dans le cours de notre vie médicale de demain, des paternelles leçons tombées de ses lèvres, sera, en même temps que sa récompense, la meilleure façon de lui prouver que nous l'avons écouté.

Je serais un ingrat si, après les noms bien chers de mes parents, je ne plaçais pas ceux de mes maîtres des Hôpitaux d'Avignon. C'est à eux que je dois presque tout ce que je sais et ce n'est pas en quelques phrases banales que je pourrai m'acquitter de la dette immense que j'ai contractée envers eux. Qu'ils voient, du moins, dans ce modeste travail, non seulement la preuve d'une affection toute particulière pour une cité dont j'ai recherché à retracer le glorieux passé, mais aussi et surtout, le désir bien légitime de faire rejaillir sur leurs noms vénérés, un peu de cette gloire que leurs illustres devanciers ont livrée à l'histoire et qui, malgré l'œuvre du temps, n'est pas encore prête à tomber dans l'oubli. A Messieurs Pamard, Carre, Blanc, Cassin, Lugan, Vincenti, Clément, Durbesson, Brunschwig, Abelly et Penne, médecins et chirurgiens des hôpitaux d'Avignon, à Messieurs Gouel et Couder, médecins-chefs des salles militaires de l'hôpital Sainte-Marthe, j'adresse un public hommage de reconnaissance et de respect.

Les membres de la Commission administrative des Hospices d'Avignon, loin d'être pour nous « la terreur des Internes » nous ont, en toutes circonstances, manifesté une bienveillance telle, que nous sommes heureux de pouvoir leur adresser, au moment de les quitter, le bien sincère témoignage de notre respectueuse sympathie.

Quant à vous, Monsieur le médecin-major Laval, et vous, Monsieur le docteur Pansier, permettez moi de vous dire ce simple mot : merci. A votre aide, à vos notes, à vos ouvrages gracieusement mis à ma disposition, je dois un travail qui m'ouvre les portes du doctorat. Soyez certains que s'il est une mémoire que saurai conserver, c'est bien celle du cœur, et les témoignages d'intérêt et d'affection que vous m'avez prodigués en cette occasion, y resteront profondément gravés.

A vous aussi, Monsieur le professeur Florence merci du grand honneur que vous m'avez fait en acceptant la présidence de cette thèse. Membre de l'Académie de Vaucluse, vous avez daigné vous intéresser à mon travail et c'est grâce à votre savante direction que j'ai pu me guider à travers le dédale des vieux manuscrits et des livres anciens. Et que ce merci s'envole aussi vers vous tous, chers et vénérés maîtres, qui avez été mes premiers professeurs pendant les années passées sur les bancs de la docte Faculté lyonnaise.

Un dernier mot encore, avant de nous perdre dans la profondeur des siècles que nous allons fouiller pour l'édification de notre travail, et ce mot sera pour vous, chers camarades des bons et des mauvais jours. A vous tous que j'ai connus sur les bancs de la Faculté lyonnaise ou dans les salles de notre cher Hôpital d'Avignon, à vous en particulier, mes chers camarades d'internat, mon meilleur souvenir. Vous avez partagé mes heures de joie, vous avez adouci mes heures de tristesse ; qu'il me soit permis, au douloureux moment de la séparation, de vous adresser, bien simplement c'est vrai, mais aussi du plus profond de mon cœur, un grand merci, un au revoir ému !

C'est l'histoire de la Chirurgie avignonnaise à travers les quelques siècles qui ont précédé la grande Révolution, que nous avons l'intention d'aborder dans ce travail. Les illettrés pourraient se demander en souriant, ce que la ville d'Avignon a présenté de particulier sous nos aïeux, pour mériter l'honneur de voir son histoire chirurgicale, faire l'objet d'une thèse. Le voisinage de Tarascon, patrie de notre spirituel Alphonse Daudet, celui de Carpentras, si souvent tourné en ridicule par nos compatriotes du Nord, celui de Marseille enfin, dont « les bonnes blagues » sont connues de tous, pourraient faire supposer à nos lecteurs que les archives avignonaises ont été trop souvent consultées à travers le prisme de notre imagination toute méridionale.

Il n'en est rien pourtant. Avignon occupe dans l'histoire une place prépondérante et cette place, elle la doit au séjour des papes dans son vieux palais. Installés dans le Comtat par Philippe-le-Bel, ils réunirent autour de leur trône une foule de savants et d'artistes qui donnèrent à l'Université naissante, un éclat qu'elle n'aurait jamais eu sans eux. Par l'autorité incontestée qui, à cette époque surtout, s'attachait à tous leurs actes et à toutes leurs paroles, par les ressources pécuniaires immenses dont ils disposaient, ils purent soutenir les pas chancelants de

l'Université naissante, la guider dans la voie du progrès et de la gloire, la couronner enfin d'un diadème de supériorité sur ses contemporaines et ses rivales qu'elle conserva jusqu'à leur retour dans la terre d'Italie.

Nous aurions trop à faire si nous voulions entreprendre ici l'histoire de l'Université avignonnaise et de ses diverses branches. Nous avons même, dans le cours de ce travail, laissé systématiquement de côté tout, ou à peu près tout ce qui concernait la médecine et cela, non seulement pour suivre nos goûts que le culte du bistouri a toujours charmés, mais encore et surtout parce que, moins connue, l'histoire de la chirurgie nous a paru plus intéressante à suivre, dans son long et laborieux développement. Mais la Faculté de médecine ayant tenu pendant de longs siècles la corporation des Chirurgiens sous une domination très dure, en même temps que sous une surveillance de tous les instants, il nous a paru nécessaire de lui consacrer quelques lignes, et de dire rapidement ce que furent son origine et son développement.

Tombée dans le néant avec les arts et les lettres, la médecine, après la chute de l'Empire romain, ne dut sa réhabilitation qu'aux Arabes et surtout aux Arabes Juifs. Ce sont eux qui, les premiers, traduisirent les manuscrits anciens, firent revivre Aristote, Hippocrate et Gallien, exhumèrent de la poussière des siècles, les grandes œuvres de l'Ecole médicale d'Alexandrie dont ils firent la base de leurs connaissances. Mais ce travail se fit lentement. Longtemps

leur amour du merveilleux et des sciences occultes, leur foi dans les actions sidérales, leur croyance indestructible dans l'intervention des esprits, paralyserent leurs progrès en médecine et les détournèrent de la voie de l'expérience et de l'observation. Quant à la chirurgie, il n'en était pour ainsi dire pas question à cette époque d'ignorance, ou plutôt de transition, car l'Alcoran, en défendant la dissection de l'homme et des animaux, empêchait tout progrès en anatomie et en physiologie.

Et pendant ce temps là, régnait, dans tout l'Occident, ce que l'on pourrait appeler une médecine sacerdotale, si tant est que l'on puisse appliquer le nom de médecine à la façon bizarre dont nos ancêtres d'alors, cherchaient à se débarrasser de leurs maux. C'est à la prière et à l'intervention des saints que les prêtres, seuls praticiens de l'époque, demandaient la guérison de toutes leurs maladies. Et en vertu de la maxime que l'Eglise a horreur du sang, toute opération sanglante était formellement interdite aux clercs et aux moines, seuls dispensateurs des lumières d'Hippocrate. Il n'en est pas moins vrai pourtant, que cette maxime fut souvent considérée par eux comme lettre morte et qu'ils n'hésitèrent pas à se livrer, avec certains laïques ignorants, des barbiers pour la plupart, à la pratique de quelques menues opérations.

Les Arabes pratiquèrent donc seuls, au début, une médecine un peu « médicale ». Et ce sont eux qui, les premiers, vinrent semer en terre d'Occident la bonne semence. Grâce à eux, se fondèrent les écoles de

Salernes, puis, dans le midi de la France, celles de Béziers, Narbonne, Lunel, Saint-Gilles et Arles, toutes très prospères dès la fin du huitième siècle, et toutes presque uniquement composées de médecins juifs ou Arabes. Ce sont eux qui se répandirent dans la ville de Montpellier et, quand au treizième siècle l'Ecole de médecine de cette ville fut officiellement organisée par le cardinal Conrad, les Juifs jouèrent le plus grand rôle dans sa constitution, et surtout dans la nature de son enseignement, et cela jusqu'au milieu du seizième siècle.

Nous pouvons donc affirmer, sans trop craindre de nous tromper, que de ces centres divers, de Salernes, des Ecoles juives du littoral et de celle de Montpellier, l'élément scientifique juif parvint aussi à Avignon, y apportant avec lui les doctrines médicales arabes. Cet élément scientifique trouva dans le terrain intellectuel avignonnais un sol fertile; il y germa, y prit racines et le 1^{er} juillet 1303 le pape Boniface VIII pouvait lancer une bulle proclamant la fondation d'une Université, et contenant tous les détails se rapportant au cérémonial des épreuves et de l'obtention des grades.

Nous ne nous étendrons pas sur les débuts de cette Université, sur les obstacles incalculables qu'elle eut à surmonter. Pour nous en donner une faible idée, retenons en passant, qu'il y avait pénurie de professeurs et qu'en plein quinzième siècle, un des premiers évêques de la ville dut amener d'Italie un certain Hugon de Gênes, à la fois bon médecin, chirurgien habile et anatomiste renommé.

Entrons maintenant dans le cœur de notre sujet et assistons aux premiers pas de la Chirurgie avignonnaise dans le monde des malades et des infirmes.

Quand le Clergé, pour obéir à ses canons, abandonna complètement la pratique chirurgicale, pratique alors considérée comme simple profession manuelle, les moins vils, les moins abjects, parmi ceux qui la recueillirent, furent encore les barbiers. Nos ancêtres furent des simples raseurs « barbitonssores ». L'habitude de manier les instruments tranchants, le rasoir et les ciseaux, leur avait donné une certaine adresse manuelle dont ils se prévalurent pour accaparer cet art. Considérés comme les servants des médecins, les barbiers pratiquèrent les saignées, les scarifications, les ouvertures d'abcès et autres menues opérations. Et ils les étaient bien, les servants, les esclaves des médecins ! Y avait-il par exemple indication de la saignée chez un malade, c'était le médecin qui l'ordonnait et la réglait en la faisant faire sous ses yeux par le barbier chirurgien. Car il aurait cru souiller sa longue robe ou rabaisser le niveau de son haut bonnet doctoral, en maniant lui-même la lancette de ses doigts inhabiles, bons, tout au plus à élever, jusqu'à la hauteur de son nez, les fioles d'urines dans l'épaisseur desquelles il trouvait un infailible élément de diagnostic.

Il y eut un moment pourtant, où la chirurgie sembla, tout d'un coup, vouloir prendre place au soleil. C'est l'époque où sous l'influence de l'Ecole de Salernes la Chirurgie s'était acclimatée dans nos

contrées. Exilé de Milan, Guillaume de Salicetti, célèbre alors, vint se réfugier en France : Lanfranc de Milan, faisait parler de lui et Jean Pitard chirurgien de Louis IX fondait le collège des chirurgiens dits de robe longue ou maîtres en chirurgie, qui se distinguaient des autres en ce qu'ils avaient étudié la médecine et qu'ils avaient pour insigne une boîte au lieu d'une lancette. L'éclat qu'ils jetèrent fut réel et c'est si vrai, qu'ils furent placés par certains chroniqueurs de l'époque et non des moins célèbres, bien au-dessus des médecins. C'est ce qui ressort de cette lettre de Pétrarque : « Que dirai-je encore de vos remèdes ? écrit-il à Jean de Dondi, que sur mille il n'y en a pas un qui réussisse. Beaucoup opèrent et souvent tuent les malades : multæ medicinæ officium et scæpe conficiunt, una non proficit. Je parle des médecins qui se glorifient de porter le nom de physiciens et qui regardent avec mépris ceux qu'on appelle chirurgiens et auxquels ils abandonnent les opérations malpropres. Cependant plus d'une fois, sur moi et sur d'autres, j'ai constaté les excellents effets des remèdes de ces derniers praticiens, j'ai vu leurs procédés guérir de graves blessures et de fétides ulcères ou en calmer promptement la douleur. Les chirurgiens voient ce qu'ils font, tandis que les physiciens agissent toujours en aveugles (1). »

Mais, le croirait-on, ce sont ces mêmes chirurgiens de

(1) BAYLE. — Les Médecins à Avignon au Moyen Age. Avignon, Seguin frères, 1882.

robe longue qui contribuèrent à étendre et à enraciner la pratique des barbiers, en se déchargeant à leur tour entre leurs mains, de ce qu'ils considéraient comme vil dans les fonctions de leur état. De plus, une vanité ignorante poussa les barbiers, alléchés surtout par les bénéfices d'un état assurément plus lucratif que la taille des barbes et l'édifice des coiffures, à s'exagérer leur habileté. Il est tout naturel alors que les barbiers « n'aient pas tardé à considérer le nouvel emploi qu'on leur avait confié, comme la partie la plus importante de leur profession et celle qui leur convenait le mieux (1). » Dès lors ils en réclamèrent instamment l'usage et finirent, dans ce temps de privilèges, par obtenir le droit légal.

Ce droit, ils l'obtinrent à Avignon par une bulle de Martin V, du 7 février 1429, qui les organisa en maîtrise de chirurgiens barbiers, maîtrise confirmée de nouveau et solennellement le 28 septembre 1469 par une autre bulle du pape Sixte IV. A dater de ce jour, ils prennent droit de cité dans cette ville. Seuls, ils peuvent y pratiquer la chirurgie ordinaire : aussi y pullulent-ils pendant tout le Moyen-Age comme on en trouve la preuve dans une foule d'actes notariés tels que contrats d'association, testaments, inventaires, comptes de l'Hôtel-de-Ville etc. etc. Ouvrons au hasard l'ouvrage de M. Bayle « *Les médecins à Avignon au Moyen-âge.* » Nous y rencontrons des anecdotes plei-

(1) DEZEIMERIS. — Dictionnaire. Art. Chirurgie.

nes d'humour. Il nous fait par exemple assister au siège du palais pontifical. Le personnel chirurgical de l'armée assiégeante y était représenté par trois aides-barbiers sous les ordres de d'Hugonin, maître en chirurgie. « Au demeurant chose plaisante et peu meurtrière que ce siège pour lequel le trésorier de la ville se contente d'acheter en fait de médicaments :

« Six livres de sucre rosat et de sucre en pain : quatre livres d'avenat ; de l'orge pour tisane, et deux livres « d'huile rosat. »

Ailleurs ce sont les clauses d'un testament qui nous donnent une idée de ce que pouvait être l'arsenal chirurgical d'un barbier de l'époque.

Il y est dit que, dans son testament du 17 juillet 1452 (minutes de G. Rastelli, notaire), dame Léonarde Pachaude, veuve de maître Mangin Guérin barbitonsor à Avignon, lègue à maître Pierre Theurot barbitonsor de Châlons-sur-Saône, domicilié aussi à Avignon, en reconnaissance des services qu'il lui rend depuis qu'elle est malade, et des dépenses qu'il fait pour elle, tous les ustensiles d'une boutique de barbier, tels que bassins, marmites, miroirs, lavabos, pierres à aiguiser, roues, fioles, braseros, coffres, chaises, rasoirs, ciseaux, peignoirs, livres de chirurgie, et généralement tout ce qui appartient à la dite boutique de barbier et de chirurgien.

Ces faits typiques démontrent clairement l'existence d'artistes maniant à la fois la lancette et le bistouri aussi bien que les ciseaux et le rasoir, fai-

sant la barbe et taillant les cheveux, saignant et posant des ventouses. Malheureusement les statuts de ces maîtres chirurgiens, établis en conformité des bulles de Martin V et de Sixte IV, ne sont pas venus jusqu'à nous. Nous pouvons toutefois, juger des prescriptions qu'ils renfermaient, par l'examen de ceux qui furent donnés trois siècles plus tard à la corporation et qui ne sont, comme nous le dira le préambule que « ces statuts anciens mieux expliquez, corrigez, et augmentez de certains droits accoutumez qui n'estoient point mentionnez dans iceux. » Ces derniers portaient la création d'un office de barberie et chirurgie dont les maîtres jurés auraient pour mission de « constater la capacité deceux qui se destineroient à la pratique(1) ».

Nous voudrions avoir un texte officiel de l'examen probatoire auquel était soumis tout candidat à la pratique de la chirurgie barberie. Ce texte, nous ne le possédons pas; mais la narration même d'un examen subi par un certain Israélite du nom de Salomon Mossé de Vétrî, en l'an de grâce 1461, nous édifiera complètement sur ce point. Ce document, trouvé dans les minutes de M^e Antoine Bonnaud, notaire de la ville d'Avignon, a été reproduit et traduit du latin par M. Bayle dans l'ouvrage dont nous avons parlé plus haut. Le voici tout entier :

« En juillet de cette année, le dit Israélite, natif d'Avignon, se présenta devant Etienne de Montdragon,

(1) LAVAL. — Histoire de la Faculté de médecine d'Avignon. — Avignon, Seguin, 1889

co-seigneur du bourg de ce nom et seigneur de Saint Romain, viguier de la cour temporelle de Saint Pierre, séant en cette cour, à qui il exposa que, depuis longues années, il étudiait à Avignon la chirurgie, et qu'ayant acquis dans cet art, une expérience suffisante, tant pour la théorie que pour la pratique il avait l'intention de l'exercer dans ladite ville et de se vouer à la cure des malades, afin de leur rendre la santé avec l'aide de Dieu. En conséquence il demandait humblement au seigneur viguier, de vouloir bien s'assurer de son aptitude et, à cet effet, de le faire examiner par quelques personnes compétentes au jugement desquelles il se soumettait et à la disposition de qui il se tiendrait aussi souvent qu'il leur conviendrait.

« Après avoir entendu la requête du dit Salomon Mossé de Vétri, qui lui parut juste et fondée en droit : considérant que toute demande légitime doit être accueillie, le seigneur viguier délégua, pour procéder à l'examen du postulant, les savants circonspects et discrets hommes ci-après nommés, qui lui inspiraient toute confiance, savoir : Michel Piaudi, maître es-arts et licencié en médecine, physicien et médecin du révérendissime père en Dieu, Mgr. Pierre, évêque d'Albano, cardinal de Foix, légat à latere du St. Siège apostolique dans la ville d'Avignon, et Guillaume Anquithilli, barbier-chirurgien, à cause de son habileté dans l'art de la chirurgie.

« Cette commission fut donnée le 10 Août 1461 en présence de notre noble Clément Litardi, damoiseau, et de maistre Etienne Posieux notaire public et sous-clavaire de la cour temporelle.

« Le 21 du même mois, en présence du notaire ci-dessus nommé et des témoins soussignés, maître Michel physicien, et Guillaume, chirurgien, conformément à la commission à eux donnée par le seigneur viguer, examinèrent en une seule séance non interrompue, le susdit Salomon Mossé de Vétri, sur l'art de la chirurgie, et rendirent compte de cet examen au viguier, dans un rapport écrit et signé par eux, dont la teneur suit :

« En vertu de commission à nous donnée par magnifique seigneur, messire de Montdragon, viguier de la ville d'Avignon, nous avons examiné soigneusement Salomon Mossé de Vétri, juif de nation, tant sur la théorie que sur la pratique de l'art chirurgical, selon la doctrine et les canons anciens et les modernes, et nous affirmons lui avoir reconnu une aptitude suffisante, spécialement dans la théorie qui est la directrice de la pratique. C'est pourquoi nous le déclarons apte à pratiquer toutes les opérations chirurgicales sur le corps humain, conformément aux principes de l'art chirurgical. Toutefois comme la chirurgie est le remède extrême de la médecine, selon la doctrine de Johannin et d'Avicenne, et qu'il présuppose l'emploi des tisanes et surtout de la diète qui, d'après les canons, conviennent aux malades dans un grand nombre de cas, pour mettre sa responsabilité à couvert, quand son inter-

vention sera nécessaire, il devra s'adjoindre un médecin, qui l'aidera de ses conseils. »

« Cette cédule ayant été lue et approuvée par le seigneur Viguiier, maitre Salomon Mossé de Vétri demanda au dit seigneur de vouloir bien l'autoriser à exercer l'art de la chirurgie à Avignon et partout ailleurs, ainsi qu'il l'avait déjà sollicité. Alors le seigneur Viguiier ayant vu, lu, entendu et compris le rapport desdits sieurs Michel physicien, et Guillaume, maistre chirurgien, attendu que la demande de Salomon Mossé de Vétri lui paraissait juste, etc... concéda et attribua audit Mossé la faculté d'exercer l'art de la Chirurgie dans la ville d'Avignon et ailleurs, et le requit de prêter serment, la main posée sur le livre de la loi de Moïse écrit en hébreu, de pratiquer ledit art fidèlement et loyalement, sans tromperie et sans fraude. De quoi ledit Mossé de Vétri demanda qu'il lui fût permis de dresser un ou plusieurs titres authentiques par moi, notaire public soussigné...

« Fait à Avignon, dans le palais de la Cour temporelle, près des archives de la trésorerie de ladite Cour, en présence des témoins ci-après désignés, etc... »

Cette longue citation nous montre qu'à l'inverse de la médecine, la chirurgie considérée comme œuvre manuelle, ressortissait, à l'instar des autres métiers, de l'autorité laïque et non de celle du Chancelier de l'Université. Elle nous montre que la composition du jury d'examen présentait à Avignon des garanties très sérieuses du fait de l'adjonction obligatoire d'un médecin qui, non seulement était examinateur, mais qui votait, avec les maîtres en chirurgie, sur l'aptitude ou

l'insuffisance des candidats. Il nous montre également que serment était prêté par le candidat devant la Cour temporelle.

Et ce serment était obligatoire : nul ne pouvait exercer sans l'avoir prononcé comme nous le prouve l'article 103 d'un règlement fait à Avignon par le viguier et les juges de St-Pierre au commencement du XV^e siècle et qui devait être publié tous les ans à son de trompe dans les carrefours de la ville. Voici cet article également traduit du latin, par M. Bayle :

« Tout barbier et chirurgien doit déclarer au greffe des enquêtes de la cour temporelle, les blessures, meurtrissures, ruptures des os, déchirures des membres, qu'il aura été appelé à traiter, le jour même où ses soins auront été demandés, sous la peine de 40 livres, dont le dénonciateur aura le quart. »

« Et qu'aucun barbier et chirurgien, qui n'aura pas dans l'année prêté serment, n'ose exercer sa profession dans cette ville, avant qu'il n'ait prêté le serment d'usage devant la cour temporelle, sous la peine de 40 livres » (1).

Comme fin de ce court chapitre, nous pouvons donner une dernière preuve de l'établissement à Avignon d'une confrérie de chirurgiens barbiers. Au moyen-âge, chacun le sait, l'élément religieux intervenait dans toutes les associations, maîtrises ou corporations. C'était le lien qui réunissait les membres de chacune d'elles et en faisait un corps indissoluble sous la protection de la religion qui était le pouvoir

(1) Arch. municip. Boite 11, pièce 15 : Generales preconisationes fieri solite per curiam temporalem civitatis presentis Avénionis.

le plus fort que l'on connût et le seul capable d'assurer à tous, la paisible et entière jouissance de leurs droits et privilèges. De là venait que toutes ces sociétés, indépendamment de leurs statuts, avaient aussi leurs confréries. Les chirurgiens barbiers avignonnais ne firent pas exception à la pratique générale et eurent aussi la leur. Elle fut fondée et établie en 1492 dans l'église de St-Jean-le-Vieux sous le patronage de St-Côme et de St-Damien comme toutes les confréries de Barbiers. Les fondateurs, au nombre de quarante-deux, étaient aussi bien des apprentis que des maîtres.

Voici, d'après M. Bayle, le nom de ces pieux praticiens : Guillaume Aubert, Guillaume Barbut, Pierre Vitalis, André de Laval, Louis de Vassy, Jean de Bresse, Henriquet Besson, Jacques Ancelin, Jacques Brulhet dit le Martégal, Martin Ravot, Albert Balaire, Henri Jovis, Simon Cruvelly, Guillis Futrau, Samson Fabri, Jean Roys, Guillaume Dupe, Jean de Paris, Philibert Bender, Laurent Rameau, Noé de Villart, François Girardi, Jean Monerii, Nicolas Damnicolas, Benoit Gautier, Nicolas Raymond, Gonin Fleuri, Honorat Bernard, Jean Petit, Antoine, Claude Genitori, Guillaume Peysandal, Laurent Junier, Antoine Gay, Pons Monges, Jacques Mybt, Guillaume du Bar, Mathieu, Utroi, Georges Lallemagne, Jean Gonin le Petit, Jean de la Doussagne et Damien Chinar.

Il serait logique, semble-t-il, après avoir parlé de la fondation d'une confrérie de chirurgiens barbiers, d'examiner leur œuvre, leur façon d'opérer, leur *modus vivendi*. Le peu de documents concernant l'histoire chirurgicale avignonnaise que nous avons de cette époque reculée, et leur obscurité, nous obligent à renvoyer à plus tard l'étude de cette partie de notre travail. Il va d'abord nous falloir assister aux luttes incessantes que durent soutenir nos malheureux « barbitonsores » avant d'arriver à acquérir cette indépendance sans laquelle ils ne pouvaient se dégager des entraves des médecins. Les médecins, en effet, avaient tout pouvoir sur eux, et ce pouvoir s'exerçait d'autant plus durement qu'il se trouvait entre les mains de personnages haineusement jaloux qui ne voyaient dans les barbiers d'alors, que les dangereux confrères du lendemain. Aux médecins nous pourrions ajouter les apothicaires, les perruquiers, les sages-femmes, les renoueurs et une foule de charlatans qui leur faisaient la concurrence la plus déloyale et la plus effrénée. Et que cela ne nous surprenne pas trop. Si les médecins étaient trop savants, comme le leur a bien fait sentir quelques siècles plus tard notre spirituel Molière, les chirurgiens, en revanche, il faut bien l'avouer, étaient presque tous, de parfaits ignorants. Les trois-quarts ne savaient ni lire ni écrire. Ce qu'ils savaient, ils l'avaient appris en le voyant faire à leurs

maîtres, mais bien rares étaient ceux qui pouvaient étendre le champ de leurs connaissances par l'étude des livres et des manuscrits. Les apothicaires, comme les médecins, étaient soumis à certaines études spéciales qui les plaçaient, intellectuellement parlant, bien au-dessus des chirurgiens. D'où leurs prétentions.

Nous allons donc assister à la lutte que soutinrent les chirurgiens pour leur indépendance en même temps que pour leur vie. Et elle sera longue puisque nous la verrons se manifester encore au commencement du XVIII^{me} siècle. Elle sera instructive aussi, mais surtout amusante car elle sera semée d'épisodes plus ou moins burlesques dont il nous sera facile de relater quelques exemples.

A tout seigneur, tout honneur. Le médecin était alors le grand maître, c'est à lui que nous devons céder la première place.

De longue date, la Faculté de médecine avait mis la main sur la Corporation des Chirurgiens barbiers. C'est ainsi que nous trouvons une ordonnance concernant les Universités, rendue à Blois, qui porte l'article suivant : « Nul ne pourra pratiquer en médecine, qu'il ne soit docteur en ladite Faculté, et ne sera passé aucun maître chirurgien ou apothicaire, ville où il y aura Université, que les docteurs régents en médecine n'ayent esté présents aux actes et examen et ne l'ayant approuvé aussi en leur présence ; (1)... »

Mais les chirurgiens barbiers, une fois diplômés

(1) In LAVAL, ouvrage précité.

sous la surveillance des docteurs, essayèrent de secouer leur gênante tutelle et d'exercer sans leur collaboration soit disant obligatoire. Mal leur en prit, car les maîtres de l'Université voyant en eux de dangereux concurrents, rédigèrent en Avignon, en l'année 1577, des statuts qu'ils firent approuver à la date du 18 novembre de la même année par le primicier et le vice-légat. Ces statuts ne visaient pas seulement les chirurgiens, car les médecins avaient bien d'autres rivaux et concurrents. Aussi ne citerons nous que les articles concernant les « barbitonsores ». Le premier destiné à réprimer l'exercice illégal de la médecine, mettait les chirurgiens barbiers, sur le même pied que les apothicaires, les tondeurs d'animaux, les parfumeurs, les masseurs, ou les renoueurs. Et les apothicaires étant gens lettrés, nos barbiers qui ne savaient rien, furent tout heureux d'être mis à leurs côtés.

Voici du reste cet article tel qu'il fut conçu :

« *Nemo nisi doctor hujus vel alterius celebris Aca-*
demioe intra civitatem avenionensem medicam Facul-
tatem profitetur, artemve exerceto, et proinde phar-
macopolœ, chirurgi, myropolœ, tonsores, aliptes,
renunctores, obstetrices, omnesque empirici a medi-
cina facienda penitus prohibentor (1). »

Le second est plus important encore. C'est par lui que les médecins font des barbiers chirurgiens de vè-

(1) Que nul s'il n'est docteur de la Faculté de médecine d'Avignon ou de tout autre n'ose pratiquer la médecine en cette ville, et devront s'en abstenir les pharmaciens, chirurgiens, parfumeurs, barbiers, étu-
vistes, renoueurs, accoucheuses et tous les empiriques.

ritables sujets en se constituant leurs maîtres obligatoires pour l'enseignement de la chirurgie et en décrétant que le docteur régent assisterait de droit à l'examen des candidats à la maîtrise. Le voici, lui aussi, in extenso.

« Nullus nisi doctor in medicina aggregatus, artem chirurgiæ publice chirurgiæ candidatos doceto aut profitetur, vel chirurgiæ studiosi pro lectura quam vocant ordinaria, quempiam alium quam doctorem aggregatum elegunto et in promotione alicujus chirurgi ad magisterium, in examine doctor regens præsit (1). »

Et nous la trouvons encore plus manifeste, cette influence autoritaire des médecins, dans les statuts de la ville d'Avignon, statuts qui eurent force de loi jusqu'à la Révolution. Voici en effet ce que nous y lisons :

« Que nul n'exerce la chirurgie qu'il n'ait été au préalable reçu maître en icelle, ou approuvé et admis par les bailes ou autres maîtres dudit art après examen fait par eux. Que si lesdits maîtres en refusent quelqu'un, celui-ci pourra recourir au viguier, qui alors désignera le docteur régent et deux maîtres chirurgiens devant lesquels le candidat ajourné comparai-

(1) Que nul s'il n'est docteur en médecine agrégé, ne puisse professer ou enseigner publiquement l'art de la chirurgie aux candidats au diplôme de chirurgien, et que les étudiants en chirurgie ne puissent, pour les cours qu'ils appellent ordinaires, choisir personne qu'un docteur agrégé, et qu'au cas où un chirurgien aspirerait à la maîtrise, un docteur régent préside cet examen.

tra. S'il est alors reconnu suffisant et capable, il sera reçu maître.

« Item, que les maitres chirurgiens, quand il s'agira d'affections graves et nécessitant l'emploi de remèdes dangereux, comme l'application du feu, les amputations, la réduction des entorses et des fractures, les incisions des tissus, etc., toutes choses qui nécessitent l'emploi simultané du régime, des saignées et des purgatifs, soient tenus d'appeler un ou plusieurs médecins pour prescrire et ordonner tels remèdes qui ne sont pas de la connaissance des chirurgiens. De cette façon, les individus atteints de ces affections à la fois dangereuses et difficiles à traiter, seront mieux soignés et plus sûrement guéris (1). »

Il est certain pourtant que dans l'état de servilité où était encore la chirurgie, les articles précédents étaient conçus dans un esprit de sagesse auquel il faut rendre justice. Car les opérations que pratiquaient les chirurgiens de l'époque étaient parfois fort graves : et il était peut-être bon, dans l'intérêt du patient, que la main de l'opérateur fut guidée par les yeux ou les conseils d'un homme instruit ou passant pour tel. Ils n'en étaient pas moins appréciés pour cela. C'est si vrai que nous les voyons de bonne heure avoir accès dans les salles des hôpitaux afin d'y exercer gratuitement leur art sur la personne des pauvres malades. Ils remplissaient donc en quelque sorte, et sans en avoir le titre ni les avantages, le rôle si recherché aujourd'hui de chirurgiens des hôpitaux. Mais ici

(1) LAVAL, ouvrage précité.

encore, leurs grands maitres étaient les médecins. N'est-ce pas ce qui ressort clairement de ce passage des archives des hospices de Grenoble, que nous pouvons fort bien appliquer à Avignon :

« Il ne sera fait dans l'intérieur de la maison (hôpital) aucun acte ou opération de chirurgie, ni donné aucun remède que sur l'ordonnance du médecin. »

Leur présence et leur rôle dans les hôpitaux n'en sont pas moins démontrés par la lecture des documents que nous allons citer : Lisez, par exemple, l'article 6 des statuts de la ville, élaborés en 1558 :

« Art. 6. — Item que si les Consuls de la Ville ou les Recteurs de l'hôpital Sainte Marthe de Rascas, requièrent les Maitres Chirurgiens de visiter les pauvres dudit hôpital, chacun desdits maitres soit tenu de le faire deux ou trois fois la semaine et plus souvent même si besoin est. Ce service devra avoir lieu à tour de rôle, par semaine ou par mois. De même en temps de peste ou de soupçon de peste, pour tout malade ou décédé en quelque lieu de la ville que ce soit. »

Et dans les hôpitaux ils n'étaient pas seulement chirurgiens, mais encore anatomistes. Il disséquaient, ouvraient des corps, faisaient des opérations sur les cadavres. N'est-ce pas ce qui ressort de cette délibération du 3 avril 1707 du bureau général de l'hôpital ?

« Plus, a été exposé par le dit sieur de Verclos, que dans le mois de Janvier dernier passé, suivant la coutume, Messieurs les Recteurs auroient permis aux maitres et garçons chirurgiens de l'hospital de prendre le corps d'un étranger décédé dans l'hospital, pour

en faire une anatomie et ensuite un squelette pour l'usage de l'hospital lequel en est dépourvu, et que le ministre du Couvent de la Trinité avait porté ses plaintes à Monseigneur l'Archevêque, lequel il n'y avoit point eu égard, en ce qu'il luy fut représenté par ledit sieur de Verclos, que c'était une coustume establie dans l'hospital, de permettre aux dits maîtres et garçons chirurgiens de prendre toutes les années deux corps de pauvres étrangers, pour en faire des anatomies, tant pour l'instruction des garçons chirurgiens de l'hospital que ceux de l'Université et pour le bien public, conformément aux conditions portées par un bureau de l'année... (1).

Et cette pratique était du reste chose si courante, qu'il y avait à l'hôpital, une salle spéciale affectée aux anatomies.

Le document suivant est très explicite sur ce point :

« Estant venu à la connaissance du bureau que, quand les garçons chirurgiens avoient obtenu de nous la permission de faire l'ouverture de quelque cadavre de l'hospital pour leur instruction, ils faisoient leurs opérations dans la chapelle Saint-Bernard où les cadavres reposent en dépôt, selon l'usage, jusqu'à ce qu'ils soient portés à la sépulture, ayant trouvé indécent que cette opération fut faicte dans la dicte chapelle, et que c'étoit la profanation d'un lieu saint, nous avons délibéré de défendre très expressément

(1) Archives des hospices d'Avignon. — Registre n° 60, bureau général du 3 avril 1707.

aux garçons chirurgiens de faire à l'advenir ny opération, ny ouverture, ny aucune sorte d'épreuve sur les corps morts dans la dicte chapelle : voulant qu'ils fassent leurs exercices et épreuves dans la chambre de l'hospital consacrée à cet usage (1).... »

Nos chirurgiens, avides de s'instruire, ne faisaient pas seulement des dissections. Ce sont eux qui furent probablement les premiers après Morgagni, à faire de l'anatomie pathologique, à faire des autopsies. N'en trouvons nous pas une preuve dans le document suivant :

« A esté proposé par M. Fabry médecin retenu pour la Santé, que en la présente cité est en cours une fièvre fort aiguë et contagieuse de laquelle meurent beaucoup de gens au quatriesme, cinquiesme et septiesme jours, comme se voye manifestement par les accidents qui surviennent en plusieurs et mesmes es jésuites, où est désia mort huict, et ung qui est in agonia et ung aultre malade, et que seroyt bon y pourvoyr et regarder de ce quoy seront les qualitez dedite maladie qui est si graduente. Lesdits seigneurs ont conclud de faire ouvrir ce Jésuite qui est in agonia ou bien mort, appeler messieurs les médecins et barbiers de la présente cité après disné, pour après à quatre heures, se assembler avec lesdits messieurs pour entendre leur advis, consulter quelques remèdes à la dite maladie et y pourvoyr comme sera cogneu estre raisonnable. »

Rapport de Messieurs les médecins et barbiers qui ont visité le Jésuite mort.

(1) Archives hospitalières d'Avignon. Registre n° 616, bureau du 5 juin 1756.

« Ledict jour à quatre heures après midy..., lesdits seigneurs, médecins et barbiers ont unanimement rapporté s'estre transportés au jardin de Monsieur de Beux et illic avoyr visité ung jésuite décédé, auquel n'y ont trouvé aulcune thumeur, ni dangier de peste, hormis une flagellation aux espauls, qui démontre estre mort d'une fièvre continue, corrosive et venimeuse : et attendu qu'elle est graduente et fort contagieuse sous la constellation qui court, les corps... sont exposez à recepvoyr et prendre, et ny avoir aultre dangier. Et pour avoyr suffisément cogneu, par l'extérieur l'intérieur, n'avoyr passé plus oultre à ouvrir le corps (1). »

Nous ne pouvons mieux faire après cette citation déjà relevée par M. Laval dans son ouvrage sur l'Université d'Avignon, que d'en donner une autre, plus intéressante encore, absolument inédite et que nous devons à M. Labande, le très érudit conservateur du musée Calvet à Avignon. Il s'agit de l'autopsie d'un archevêque, faite le 23 juin 1669, par un chirurgien barbier du nom de G. Lussin. Le rapport de cette autopsie déchaîna les colères du monde médical et c'est à ce titre surtout qu'elle nous intéresse. La voici *in extenso*.

« Rapport du chirurgien sur l'ouverture du cors de Monseigneur l'Archevêque.

« En suite de l'ordonnance en face par Monseigneur le Réverendissime Auditeur Général de la Légation

(1) Extrait du livre des délibérations du bureau de Santé de la ville d'Avignon, Séance du 26 septembre 1577.

d'Avignon à moy faite pour ouvrir le cadavre de Monseigneur le Révérendissime Excelentissime vivant Dominique de Marini, Archevesque dudit Avignon, mettant dont porté au Petit Palais pour obéyr à l'ordonnance et ayant treuvé le dit cadavre étendu sur une table dans la chambre qui est entre la Basse-Cour et le Jardin, je me suis mis en estat d'ouvrir et pour ce faire iey commencé par les Tégumens et Muscles du bas-ventre, coupant également depuis le xiphoïde jusques aux pubis et depuis l'Apophise transversale du costé droit au gauche de la seconde vertèbre des lombes, tous lesquels Tégumens et Muscles mis à l'écart eiy ouvert le Pérityoïne de la même façon, l'épiploon et les boyeaux comme aussi une grosse tumeur, tout d'abord ils se sont présentez l'épiploon tout confondu, les boyeaux et l'Estomach tous couchez dans l'Hypochondre dextre, pour lesquels bien examinez tantost les prenois au Duodenum continuant jusques au Rectum et du Rectum jusques à l'Estomach pour que cette Tumeur, comme estant très aderante contre leudit boyeaux ne la fit confondre avec. Car à le dire au vray je la prenois une fois pour l'Estomach et une autre fois pour un anévrisme (mais non pas qu'elle fut la ligne blanche comme l'on creu d'autres) voyant que ce n'estoit point le Secum qui se fut retiré à l'écart des autres intestins pour faire cette Tumeur, si bien que l'ennuie que j'ay eu de sçavoir ce qu'elle estoit, m'a fait porter la main sur la veine cave descendante et sur le rain gauche, j'ai treuvé qu'elle prenoit son origine de l'émulgenté et de la dipeuse et par conséquent que c'estoit le dit rain senestre avec sa mem-

brane addipeuse très allongée et élargie d'une si extraordinaire grandeur qu'elle tenoit dix paintes d'une liqueur, or, je l'ay tirée à l'écart de son licet, et l'ay mise sur la Table après quoy j'ay parcouru l'Hypochondre dextre où tous les boyeaux estoient logez à cause que la dite Tumeur les y foursoit, son foye estoit applatit et adérant en son tout du costé du Diaphragme, sa couleur moins rouge qu'à l'ordinaire, sa consistance mollassse, sa figure changée et tout aplaty comme un guateau à cause que les Poulmons, le Diaphragme et les Boyeaux le pressoient dans la Vessie du fiel il y avoit beaucoup d'une liqueur verdastre comme aussi quatre petites pierres : le rain droit estoit changé de figure, il avoit prins celle du cœur, il contenoit du pus dans ses cavités, le pancréas fort beau, la veine porte contenoit un sang grisastre, le mésentère estoit sans scirre, dans toute la veine cave il y avoit très peu de sang tirant sur le blanc, la vessie urinaire estoit un peu plus grande que de coustume, elle contenoit deux Pierres très solides, égales et de figures ovalle pesant l'une quatre onces et l'autre trois, elles se touchoient par les deux bouts de leurs longueurs, l'une du costé de l'ouretaire gauche et l'autre de l'esphintaire sans aucune adhérence, ladite vessie estoit sans ulcère, chair superfluë ny phlegme amassée dans aucune de ses parties, la ratte estoit la plus belle en couleur, la mieux figurée et la plus perfectionnée en toutes ses dimentions naturelles : Après cet examen j'ay repris ledit rain pour voir ce qu'il contenoit, pour ce faire, je l'ay ouvert et de cette

ouverture il en est sorti la liqueur qu'il contenoit de couleur semblable à l'ouretaire de chair sans aucune mauvaise odeur, que celle du cuivre, dans quatre Bassins du dit Rain il y avoit à chacun une pierre de la grosseur d'un poix psiche qui bouchoit le passage de l'urine dans leur transcolatoire, dans l'ouretaire il y avoit une Pierre de la grosseur du poulse, elle avoit trois pieds du costé du Rain et une pointe du costé de la vessie; un peu plus bas il y en avoit une autre petite de la grosseur d'un noyau de serize, ledit ouretaire estoit très large du costé de la Vessie : poursuivant la recherche des Ventres, j'ay monté dans la Poitrine ayant osté l'Esternum, le médiastin m'a paru très net, le poulmon droit très adhérent à la plèvre et au Diaphragme, et la gauche très libre, la couleur desdit Poulmons marbrée et jaspée de blanc, noir et rouge, le Péricarde n'avoit point d'eau et bien loin d'avoir cette agréable dousseur, il avoit une couronne de six osselets qui enfermoient la base du cœur, sur l'oreillette gauche et il y avoit un petit os de la largeur de l'ongle d'un petit doigt d'un homme moyen en taille cet os sembloit estre attaché à la orte et toutefois il estoit camarade des autres six, le cœur avoit dans le ventricule dextre deux monstres de chair de grosseur d'un doigt de petit enfant et dans la gauche il y avoit un de mesme, tout le cœur estoit fort grand, sa chair molasse. De ce ventre moyen j'ay monté au supérieur, après avoir scié le crane et séparé pour y voir le cerveau, il ne s'y est trouvé qu'un peu plus d'eau qu'à l'ordinaire dans les ventricules, cela très véritable comme il est, il m'est fort facile de conclure

que mondit Seigneur l'Archevesque a souffert de tres grande douleurs pendant sa vie et d'autant plus qu'ils ont esté cachées, bien que plusieurs autheurs parlent des maux de ratte et plusieurs autres de Symptomes des Rains et des Pierres, Bartholin de semblables maladies des Rains, les naturalistes des os du cœur, n'ayant veu que jemir mondit Seigneur pendant quelque temps de service, j'ay occasion de croire que toutes ces choses contre nature l'on faite ce 20 Juin environ les sept heures du matin au grand regret des Pauvres, telle est la réalleté de mon Rapport en équité de ma conscience en foy de quoy me suis soub-signé ce 23 Juin 1669 G. Lussin maistre chirurgien Juré (1). »

Ce rapport, nous l'avons dit, déchaîna contre son auteur, les colères des Médecins. L'un d'entre eux Pierre Guisony, professeur public et lecteur anatomique se signala tout particulièrement par la violence de ses critiques. Nous ne pouvons mieux faire que de citer, au hasard, quelques passages d'une longue lettre qu'il adressa à un Monsieur dont le nom nous est inconnu et qui ne connaissait sur la mort de l'Archevêque que le rapport que nous venons de reproduire. Cette lettre intitulée « Lettre écrite à la campagne sur le sujet d'un rapport fait par un chirurgien d'Avignon à l'ouverture du cors de fù Monseigneur l'Archevesque » est, elle aussi, contenue dans le Recueil de Massilian, au Musée Calvet. C'est encore

(1) Recueil de Massilian. Avignon. Pompes Funèbres. Manuscrits. Muséum Calvet.

M. Labande qui nous l'a gracieusement communiquée.

« Enfin, après plusieurs mois d'alètement, écrit ce médecin, il fut à la fin de toutes ses souffrances, et par ordre de nos Seigneurs les Supérieurs ce beau cors fut ouvert et embaumé, les Médecins furent presants à ces opérations et ils s'expliquent à peu près en ces termes dans leur rapport. »

Suivent les explications des Médecins : elles sont trop longues pour que nous les reproduisons en entier. Nous donnerons seulement leurs conclusions qui sont les suivantes :

« Voilà, Messieurs, en peu de mots ce que l'on a observé des parties malades en cette ouverture, d'où l'on pût (ce me semble) évidemment conclure que la cause de sa mort n'a esté que le reflux des urines dans le sang (comme il arrive à tous les Hydropiques) lesquelles l'ont si fort détrempe par leur sérosité et par leur saleure que ce n'a plus esté une matière suffisamment huileuse à bruler dans le cœur, cette lâpe de vie. La fièvre lente qui auroit précédé et le manque d'agonie qui suivit, en sont des convaincantes démonstration. »

Le Monsieur auquel s'adressait Guisony ne se serait jamais attendu à de pareilles conclusions et cela parce qu'il ne connaissait que le rapport de G. Lussin. Guisony du reste, se hâte d'édifier son correspondant sur les mérites de ce chirurgien :

« ... Vous ne vous attendiez pas sans doute, pareille Relation. Mais quand vous sçauvez, que ça esté la pro-

duction d'un homme qui n'a ny Candeur, ny Lettres, ny Jugement, vous déférerez alors davantage à la mienne.

« C'est un Chirurgien qui en est l'auteur, les emportements dont il fait d'abord ostentation vous donnent assez à connoître qu'il y a de la pique, et que *mettant bas tout le respect qu'il doit aux personnes dont la Profession est au dessus de la sienne*, il faut que le chagrin le ronge et qu'une lache passion de vengeance ayt esté la Maistresse rouë qui l'a fait agir. Les Médecins (à ce qu'il dit) ont mérité son indignation pour n'avoir pas voulu consentir qu'il signat le Rapport qu'ils firent de l'ouverture du cors de son Excellence. On sçait bien vraiment que cela ne se refuse pas, mais il faut toujours supposer que celui qui signe un écrit doit l'entendre pour ne pas s'exposer à dire faux. Or ce Chirrgien n'a nul Latin, il a passé ses jeunes ans à troler autre part que dans la basse-cour des Pères Jésuites, et personne n'ignore qu'il a porté sous son bras toute autre chose qu'un Portefueille.

« Cet écrit a esté composé en François, mais avec tant d'incongruitez et tant de solécismes que si les Harangères de Paris ne s'expliquoient pas plus correctement dans les Hales, sans mentir nostre langue seroit bien déchirée.....

« ... Il est divertissant quant il faict le Docteur sur la génération des Pierres, Van-helmont ne le fit jamais tant que luy... C'est un homme qui n'a que la superficie d'un médiocre sçavoir, qui a oüy dire de bonnes choses, mais qui ne les a pas comprises... Ce Faiseur de Réflexions en doit sérieusement en faire une sur

cette sienne proposition à prendre garde qu'un babillard s'engage souvent dans des mauvais pas...

« Si vous n'aviez l'écrit en mains, Monsieur, vous auriez peine de croire qu'il y eut au monde, un esprit si mal morigéré et un naturel si malfaisant : il se trouve des insolens, qui pissent au Bénéitier afin qu'on parle d'eux, et qui pis est, il ne manque pas de Sots qui s'en laissent fasciner. Vous m'en demandez le portrait, il ne seroit pas possible au meilleur peintre de vous le faire d'un homme de cette façon. Mais si vous persistez dans cette curiosité je vous en prometz le grimoire. Je suis, Monsieur à Avignon ce 1^{er} juillet 1669 votre tres humble et tres obeyssant serviteur. Guisony. »

Peut-on être plus méchant, et ne trouvons-nous pas là, une nouvelle preuve de l'évidente suprématie qu'avaient les médecins sur les chirurgiens ? N'est-ce pas aussi ce qui ressort de cette phrase que nous trouvons dans un « Mémoire pour Messieurs les Médecins du Grand Hôpital d'Avignon ».

« Or, quel est l'homme assez dépourvu des lumières naturelles, pour ne pas sentir que les Médecins sont seul Juges compétens de la nature et des progrez des Maladies... (1). »

Et pourtant ces mêmes médecins qui traitaient de si haut les chirurgiens placés sous leurs ordres, n'étaient pas toujours irréprochables et s'acquittaient parfois de leurs devoirs professionnels avec une désinvolture

(1) Recueil de Massilian. — Avignon. Hôpitaux, 1741. — Muséum Calvet.

peu louable. Ce sont les Recteurs du Grand Hôpital qui nous l'apprennent :

« Les médecins font leur visite avec tant de précipitation qu'ils n'emploient qu'une demi-heure à visiter plus de cent malades...

Et plus loin :

« M. Parelly ne fait ses visites qu'à dix ou onze heures. Ces visites tardives ne permettent pas aux maîtres Chirugiens de s'y trouver... (1). »

A la visite du soir c'est encore pis, et pourtant il faudrait qu'il la fasse à heure régulière par ce que :

« après sa visite il faut que les garçons chirurgiens et Apotiquaires fassent les saignées, et distribuent les Remèdes qu'il a ordonnez... (2). »

Nos barbitonsores étaient donc, entre les mains des médecins, quelque chose dans les hôpitaux. Ils étaient encore médecins des prisons, et à ce titre commis par le lieutenant criminel pour « assister à la torture, visiter les détenus pour savoir s'ils ont été fustigés ou marqués précédemment, examiner les blessés et faire l'autopsie des individus morts de mort violente (2). » Mais ils étaient surtout et avant tout, et ce n'est pas là le moindre fleuron de leur gloire, médecins des épidémies. La peste, pendant plusieurs siècles, fut à l'état endémique dans l'Europe entière. La ville d'Avignon

(1) Contrat passé entre MM. les Recteurs du Grand Hôpital et M. Esprit-Joseph Parelli, médecin, le 27 Mars 1694. Recueil de Massilian. — Avignon. — Méséum Calvet.

(2) Extrait du livre des délibérations du bureau de Santé de la ville d'Avignon. Séance du 26 septembre 1577.

ne fut pas épargnée, et longtemps elle vit le terrible fléau ravager sa population. Les médecins lettrés et instruits, mais aussi quelquefois fort poltrons et qui s'exposaient à perdre leur clientèle par la fréquentation des pestiférés, furent tout heureux de laisser à leurs servans, les barbiers chirurgiens, la tâche ingrate de les soigner, ce qu'ils firent du reste, avec beaucoup de dévouement et d'abnégation. Quelques-uns, fort rares, il est vrai, nous ont laissé sur la peste des documents du plus haut intérêt. Il suffit de parcourir l'œuvre de Guy de Chauliac pour s'en rendre compte.

« La peste, dit-il, commença ches nous en Janvier, elle dura sept mois pendant lesquels elle parut sous deux visages. Durant les deux premiers mois, elle fut accompagnée d'une fièvre continuë, et d'un crachement de sang : tous ceux qui en estoient frappez mourroient en trois jours. Pendant les autres mois elle estoit bien suivie de la fièvre continuë, mais outre cela elle estoit accompagnée de tumeurs et d'anthrax qui paroissent dans les parties extérieures du corps, principalement sous les eisselles et aux eignes, ceux qui en estoient frappez mourroient dans cinq jours. »

Et voici la description qu'il nous en donne :

« Elle imprima une malignité indicible dans l'Air et dans les autres élémens, laquelle de mesme que l'Aymant donne au fer le mouvement. remuoit les humeurs grossières, brulées et venimeuses, les repoussoit au dedans, et faisoit des Aposthèmes (l'aposthème étant pour lui comme pour Halyabbas, une tumeur contre nature dans laquelle il y a une ma-

tière superflue assemblée, qui cause une extraordinaire réplétion et distension dans la partie)(1) accompagnés de fièvres continuës et de crachement de sang dans le commencement... la nature pousoit comme elle pouvoit les humeurs vers les parties extérieures et principalement vers les eisselles et vers les eignes et c'estoit la cause des Bubons et des autres tumeurs, de sorte que les externes estoient des effets des internes. »

C'est lui aussi, qui nous apprend que les médecins épouvantés n'osaient pas aller voir les malades « par la crainte qu'ils avoient de s'infecter, et quand ils les alloient visiter quoy qu'ils leurs ordonnassent, rien ne leur profitoit. »

L'histoire est du reste là pour nous montrer que l'Université, pendant ces diverses épidémies, dut fermer ses portes. Il n'y avait plus ni maîtres, ni élèves, et les registres d'inscriptions et d'examens ne portaient plus en regard des mois que cette mention, lugubre dans son laconisme : *Januarius... Nihil... Februarius... Nihil...*, etc. Les assemblées ne se faisaient plus dans la ville, et quand devait avoir lieu une promotion au doctorat en médecine, c'était dans des propriétés environnantes ou dans un village voisin que se réunissaient les docteurs agrégés. Et encore, était-ce parfois fort difficile, car la terreur que leur inspirait le fléau les dispersait dans tout le Comtat.

Les Chirurgiens, il est vrai, n'étaient pas non plus à

(1) HALYABBAS. — 8^{mo} discours de la 1^{re} partie de son livre sur la disposition Royale.

l'abri de la peur. Chauliac, qui du reste contracta le terrible mal en soignant des malades, l'avoue bien naïvement : « Pour moy, je n'osé jamais m'éloigner, ny quitter mon logis, de crainte de me décréditer, j'estois dans de continuelles frayeurs et je me préservois de mon mieux, en me servant de remèdes dont je vous ay déjà parlé, mais nonobstant tous mes soins sur la fin de cette pestilance, je fus atteint d'une fièvre continue avec un bubon dans l'eigne : durant six semaines, je fus malade et dans un si grand danger que tous mes amis me crurent mort ; mais ma tumeur estant venue à suppuration, j'en eschappé par la grâce du ciel. »

Et il n'était pas seul à avoir de continuelles frayeurs ! Beaucoup de ses collègues s'acquittaient plus ou moins bien de leurs fonctions. « Ils pensaient les malades, nous dit Laurent Drapier (1), avec l'emplâtre au bout des mouchettes, sans nettoyer les plaies, ne s'occupant qu'à jouer et à se divertir tout le jour et la nuit, assurément pour oublier leur peur. »

« On assure, nous dit ailleurs l'abbé Pertuis, qu'il y a des médecins qui se sont fait payer un écu de dix livres par visite (au lieu de 15 sols). Des chirurgiens, il y en a qui n'ont pas moins voulu pour une saignée, d'autres un louis d'or de quarante-cinq livres (au lieu de cinq sols !) (2). »

(1) PERTUIS. — Journal manuscrit de la Peste, 1721-1722. — Bibliothèque du Muséum Calvet.

(2) LAURENT DRAPIER. — Histoire manuscrite d'Avignon. — Bibliothèque du Muséum Calvet d'Avignon.

Mais si quelques-uns eurent de tristes défaillances, d'autres en revanche se conduisirent comme des héros. Ils ne furent malheureusement pas toujours très heureux dans le choix de leurs moyens thérapeutiques. Voyez plutôt par quels moyens radicaux, on supprimait ce que l'on croyait être la cause de tout le mal :

« Plusieurs ont douté de la cause de cette peste : on creut dans quelques endroits que les Juifs avoient empoisonné le monde, ce qui fut la cause qu'on les tuoit ; on chassoit en quelques autres lieux tous les pauvres après leurs avoir coupé les oreilles, on n'espargnoit pas même les gens de condition, ce qui faisoit qu'on n'osoit se mettre en voyage. »

Et avec quelle prudence n'agissait-on pas avec ceux qui entraient dans les villes :

« On en vint là, qu'on posoit des gardes aux portes des villes et à l'entrée des villages qui ne permettoient pas que qui que ce fut entrât ou passât, s'il n'estoit bien connu et si on trouvoit que quelqu'un eut des poudres ou des onguents, on l'obligeoit à les avaler pour faire voir que ce n'estoit point des poisons... »

Guy de Chauliac, s'il ne découvrit pas la véritable cause du mal, ne fut pas aussi barbare. Pour lui, la peste eut deux causes :

« L'une fut un ageant universel et l'autre un patient ou un sujet particulier. L'ageant universel fut une disposition causée par une certaine grande conjonction de trois corps supérieurs, de Saturne, de Juppiter et de Mars, laquelle avoit précédé en l'an 1345 du mois de Mars dans le quatorzième degré de l'Aquarius, car les grandes conjonctions Astrales, comme j'ay dit dans

mon traité d'Astrologie, annoncent des choses admirables, étonnantes et considérables... et parce que cette grande conjonction se fit dans un signe humain, tout son grand ravage fondit sur les hommes et d'autant que le signe estoit fixe, il marquoit qu'elle dureroit longtemps... »

« Le Patiant ou la cause particulière de cette peste fut la mauvaise disposition de nos corps, la cacochymie, une foiblesse et des obstructions. C'est pour cela que le commun peuple de la campagne et ceux qui vivoient pauvrement et salement furent plus atteints... »

« Pour s'en préserver, il n'y avoit rien de plus assuré que de quitter le lieu où estoit la peste, avant d'en estre infecté, que de se purger avec les pilules d'aloës, de diminuer l'abondance du sang par des saignées, de purifier l'air par le feu et par les parfums, de fortifier le cœur avec la Thériaque et par des pommes de senteur, d'arrester la fougue des humeurs par l'usage du bol d'Arménie et enfin de résister à la pourriture en se servant des Acides.

« Pour guérir, on se servoit de seignées, de purgations, de syrops et d'électuaires cordiaux, on tâchoit de faire suppurer les tumeurs extérieures par des cataplasmes de figues, d'oignons cuits et pilez, y mêlant du levin et du burre ; après quoy on les ouvroit et on les traitoit comme on fait les ulcères ; sur les anthrax on appliquoit des ventouses, on les scarifioit, on les cauterisoit. »

Nous ne pouvons résister à l'envie de donner la formule de l'électuaire Thériacal, qu'il composa sur les conseils d'Arnaud de Villeneuve et des médecins

de Montpellier et de Paris, à seule fin de guérir les pestiférés. Nous verrons ainsi que les formules de nos ancêtres étaient sensiblement plus complexes que celles de nos thérapeutes modernes :

« P. P. Des greines de geneurier, deux dragmes et demy ; du gérofle, de la fleur de muscade, des noix muscades, du gingembre et de la Zedoaria, de chacun deux dragmes ; des deux aristoloches, de la racine de gentiane, de la tormentille, de la racine d'angélique, du diactame, de la racine d'aunée, de chacun une dragme et demy ; de la sauge, de la rue, du baume crespé, du polemenon qui, selon Arnaud, est le pouliot cornin et suivant Moudin c'est de la chelydoine, de chacun une dragme ; de greines de laurier, du doronic, du saffran, de la greine d'ozeille, de celle de citron et de basilic, du mastic, de l'encens, du bol d'Arménie, de la terre figillée, du spodium, de l'os du cœur d'un cerf, des raclures d'ivoire, des perles, des fragments de saphyr, d'esmeraude, de corail rouge, de bois d'aloës, du sandal rouge et citrin, de chacun un demy dragme ; de la conserve de roses, du buglosse, de nenufar et d'excellente Thériaque, de chacun une once ; du sucre fin, trois livres ; faites en un Electuaire avec de l'eau de scabieusé et de roses et tant soit peu de camphre, j'en prenois comme de la Thériaque et je me garantis par la grâce de Dieu... »

Du reste, il n'était pas seul à ordonner des remèdes bizarres. Ne voyons-nous pas Arnaud de Villeneuve recommander très gravement, comme moyen prophylactique en temps de peste, l'usage des poissons et celui des écrevisses, principalement parce qu'elles ont

« la propriété spécifique de conserver la vie ou la santé eu égard à l'habitude où elles sont, de changer d'écailler tous les ans ». Ajoutons, pour être exact, que, selon le docteur Florence, il y a eu une confusion entre l'écrevisse et le cancre des rivières auquel revenaient toutes les propriétés merveilleuses attribuées depuis à l'écrevisse.

A côté de cela, les chirurgiens prirent des mesures d'hygiène et de précautions que l'on ne peut qu'admirer. Guy de Chauliac, à l'instar des médecins lors de la grande peste de Thucydide, fit allumer, jour et nuit, de grands feux sur le rocher des Doms et dans la Cour Pontificale, pour purifier l'atmosphère. A l'entrée des ponts, se trouvaient des pots remplis de vinaigre dans lesquels les passants devaient tremper leur monnaie qui avait pu se contaminer en passant par les mains des pestiférés. Beaucoup de parchemins subirent aussi le même sort et en portent, aujourd'hui encore, des traces indélébiles. Des cordons de gardiens entouraient les villes et les tombeaux eux-mêmes n'étaient pas à l'abri de la sollicitude de nos chirurgiens. « Le 1^{er} jour du mois de Novembre, nous dit Bernard, secrétaire de l'Université, toutes les Eglises ont été ouvertes à tout le public, à la réserve de quelques-unes qu'on a voulu purifier, en parfumant les tombeaux dans lesquels on pourroit avoir enterré quelques personnes suspectes de contagion. »

Bref, si quelques barbiers chirurgiens, épouvantés par le mal dévastateur, s'en furent loin des lieux contaminés, la plupart firent tout leur devoir et le firent héroïquement. Malheureusement, leur généreux dé-

vouement ne fut pas récompensé comme il aurait du l'être. Longues seraient les pages du lugubre martyrologe qu'il faudrait composer, si nous voulions ajouter à la suite les uns des autres, le nom de tous les héros obscurs qui succombèrent à la tache, fauchés en quelques heures, par un mal qu'ils cherchaient en vain à combattre.

Et ce n'est pas seulement dans les épidémies de peste que nous trouverons les chirurgiens au premier rang des morts et des combattants. Quand la syphilis fit son entrée en France, les médecins interrogés sur les moyens à employer pour la combattre, répondirent, avec une terreur que dissimulait mal leur dignité, qu'Hippocrate et Gallien n'ayant pas relaté cette affection dans leurs écrits, il leur était impossible, à leur tour, de choisir, dans leur arsenal thérapeutique, les armes nécessaires à une pareille lutte. Et ce sont encore les chirurgiens qui furent chargés de donner des soins aux syphilitiques et qui, continuellement sur la brèche, payant toujours de leur personne, contractèrent la vérole comme ils avaient contracté la peste.

Et nous devons d'autant plus les admirer, qu'ils combattaient un mal inconnu, contre lequel toutes les ressources de leur art étaient vaines. Ils savaient donc qu'ils s'exposaient à la mort, sans grand espoir de sauver ceux qui venaient implorer leurs soins. Continuer la lutte dans de pareilles conditions, c'était tout simplement de l'héroïsme.

Mais il serait grand temps de revenir aux querelles de nos chirurgiens et de nos médecins.

Maintes fois, les chirurgiens essayèrent de se déga-

ger d'une tutelle gênante pour le développement de leur art. Mais ils furent toujours déboutés de leurs légitimes prétentions pendant tout le XV^me, le XVI^me et une partie du XVII^me siècle. Ce n'est qu'à la fin du XVII^me et surtout pendant le cours du XVIII^me, que leurs réclamations commencèrent à porter leurs fruits. Nous en trouvons une preuve dans ce document, daté de 1696, que l'on peut lire à la page 30 du *Livre de réception des maîtres en chirurgie de cette ville d'Avignon*.

« Que le 9 avril 1696, la Faculté de Médecine ayant obtenu de Monseigneur Laurent Fiesqui, archevêque et vice-légat, un corps qui avoit esté pendu, pour en faire des démonstrations anatomiques, dans l'eschole de l'Université, quelques maistres du corps s'y estant portés pour les voir, l'entrée leur auroit esté refusée et, oustrés de cela, Messieurs Hierosme Giraud et Louis Labaume qui estoient de ceux qui avoient eu le refus, seroient montés au Palais devant Monseigneur pour faire ses plaintes, où ayant esté écoutés, le Vice-légat auroit envoyé chercher Monsieur Chardon docteur en médecine et régent anatomique pour luy dire pourquoy il avoit permis le refus de l'entrée à des maistres chirurgiens dans l'Université, il répondit que cela estoit mais qu'après leur avoir demandé quelque argent pour aider payer certains frais qui se faisoient dans la dissection et que moyennant ce il leur seroit permis d'entrer, sur cela Monseigneur proposa aux dits maistres, s'ils vouloient donner la somme que le régent demandoit, et ils respondirent qu'ils prioient fort son Excellence

de leur laisser plaider devant luy par des advocats de part et d'autre le droit que nous avions d'entrer sans intérêt, ce qu'il fut fait et Monseigneur entendant les justes raisons de nos advocats il voulut absolument que les maistres chirurgiens entrassent et entreroient dorénavant gratis à toutes les dissections qui se faisoient dans l'Université et afin que cela servit de préjugé à l'advenir pareil cas pouvant arriver, j'ai voulu insérer dans le présent livre de conclusions le détail de cette conteste pour le maintien de nos droits et bonnes coutumes (1). »

Singulière prétention que celle de vouloir empêcher des hommes destinés de par leurs fonctions à tenter de graves opérations, d'assister à une dissection humaine. L'autorité, il est vrai, en comprit l'énormité, s'en émut et s'opposa à la décision des docteurs médecins. Et ainsi commencèrent à se créer entre ces deux corporations rivales des rapports qui leur permirent de se voir sous un jour nouveau et de vivre en meilleure intelligence.

Les chirurgiens eurent donc accès aux démonstrations anatomiques faites à la Faculté. Les médecins, cela va de soi, assistaient à celles que les chirurgiens, munis de leur autorisation, faisaient, à titre exceptionnel à l'hôpital. N'est-ce pas ce qui ressort de cette délibération déjà relatée du 3 avril 1707 du bureau général de l'hôpital :

(1) Livré des Conclusions de la Réception des Maitres en Chirurgie de cette ville d'Avignon 1682-1788. — Muséum Calvet d'Avignon.

« ... Plus, a été exposé par ledit sieur de Verclos, que dans le mois de janvier dernier passé, suivant la coustume, Messieurs les Recteurs auroient permis aux maistres et garçons chirurgiens de l'hospital de prendre le corps d'un étranger décédé dans l'hospital, pour en faire une anatomie et ensuite un squelette pour l'usage de l'hospital, lequel en est dépourvu, et que le ministre du Couvent de la Trinité avoit portées plaintes à Monseigneur l'Archevêque, lequel il n'y avoit point eu égard, sur ce qu'il luy fut présenté par ledit sieur de Verclos, que c'étoit une coustume establie dans l'hospital, de permettre aux dits maistres et garçons chirurgiens de prendre toutes les années deux corps de pauvres étrangers pour en faire des anatomies, tant pour l'instruction des garçons chirurgiens de l'hospital que ceux de l'Université et pour le bien public conformément aux conditions portées par un bureau de l'année... »

Mais ce qui contribua certainement le plus à resserrer les liens qui devaient, plus tard, unir et médecins et chirurgiens, ce fut la nomination de l'un de ces derniers, comme démonstrateur anatomique. Une chaire d'anatomie avait été créée à la Faculté de médecine d'Avignon en 1677. Mais jusqu'en 1745 environ, elle ne fut occupée que par les seuls médecins agrégés. Les chirurgiens barbiers, avons-nous dit, avaient le droit d'assister aux démonstrations anatomiques, mais c'était tout. A cette époque la Faculté comprenant enfin qu'il y avait une lacune à combler, doubla le professeur titulaire d'un chirurgien barbier, anatomiste de profession, dont elle s'assura le concours assidu et

permanent. Il avait nom Jacques-Joseph Bonhomme et ce fut certainement un grand profit et une bonne fortune pour la Faculté d'avoir pu se l'attacher définitivement le 19 mai 1745. Ce jour là, le premier professeur de la Faculté, Jean-Baptiste Gastaldy avait réuni le collège des médecins agrégés et, après leur avoir exposé dans un exorde insinuant — car il fallait encore compter avec les préjugés dont tous les médecins ne s'étaient pas départis vis-à-vis des chirurgiens — qu'on avait souvent éprouvé que, lorsqu'on avait des cadavres à l'amphithéâtre de l'Université, on manquait de bons chirurgiens en état de faire les démonstrations nécessaires pour l'instruction des étudiants en médecine et du public, il avait ajouté que Monsieur Jacques-Joseph Bonhomme fils, maître chirurgien en cette ville, s'offrait de faire ces démonstrations pendant toute sa vie, gratis, et sans rien exiger de la Faculté de Médecine ni de l'Université : qu'on avait connu ces trois dernières années sa capacité et sa dextérité pour la dissection et les démonstrations anatomiques, et que ledit sieur Bonhomme consentait qu'on le reçut et qu'on le déclarât démonstrateur anatomique *ad vitam*, et qu'il s'obligeait de son côté à remplir toutes les fonctions de cet emploi (1).

Cette offre si séduisante avait été acceptée, et, séance tenante, le chirurgien Bonhomme déclaré démonstrateur anatomique. Et pour que la Faculté ne fut pas en reste de bons procédés envers lui, le docteur Gastaldy, s'en faisant l'interprète et voulant, à défaut d'ho-

(1) LAVAL, ouvrage précité.

noraires, lui témoigner en quelque manière la reconnaissance de tous pour le service rendu, avait fait voter par le collège, une proposition qui lui montrait bien l'estime que l'on faisait de sa personne et le prix que l'on attachait à ses services. La note ci-dessous, mise en marge de la délibération du 19 mai 1745, est l'expression de ce double sentiment :

« Je soussigné certifie que dans la délibération ci-contre l'intention des délibérants, en n'assignant aucun honoraire à M. Bonhomme fils, a été qu'à la réception de chaque agrégé, le dit sieur Bonhomme seroit invité au repas qu'on est en coutume de donner en pareille occasion, et qu'il lui sera donné dans cette même occasion par le nouvel agrégé une boette de dragées du poids d'une livre, conforme à celles qu'on donne aux docteurs agrégés de la susdite Faculté. Cet acte de reconnaissance envers le dit sieur Bonhomme a été non seulement l'intention du collège dont il est fait mention cy-contre, mais c'est encore actuellement l'intention de la plus grande partie des membres qui composent aujourd'hui le collège de la susdite Faculté. Tel est le témoignage que j'ai cru devoir rendre à la vérité. » Signé : Gastaldy, premier professeur.

Ce qui donna enfin un nouveau prestige aux chirurgiens, ce sont de nouveaux statuts sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir. On y trouve en effet la défense expresse aux empiriques, hommes et femmes, de faire œuvre de chirurgie, l'obligation, pour les opérateurs ambulants, de se faire assister d'un membre de la corporation ou d'opérer sous l'œil

vigilant d'un docteur en médecine. L'élection annuelle d'un abbé et de quatre conseillers « pour mieux entretenir les études », la nomination, par ceux-ci, d'un docteur en médecine ou d'un maître chirurgien pris parmi les plus capables et chargé de leur enseigner l'anatomie et la chirurgie, l'institution de dissections et de cours pratiques d'opérations chirurgicales, furent autant de garanties pour assurer un recrutement d'hommes intelligents et faire des praticiens de valeur.

Le contact permanent entre médecins et chirurgiens, résultat nécessaire de la mise en pratique de ces statuts, devait avoir aussi pour effet de les habituer les uns aux autres, d'adoucir l'antagonisme né de préjugés et de longues préventions, d'habituer les seconds au joug bien allégé des premiers et d'inspirer à ceux-ci, par le spectacle de leurs mérites et des services qu'ils rendaient, l'estime pour leurs auxiliaires immédiats.

Nous mentirions pourtant en affirmant que c'est de bon cœur que les médecins virent se produire ces modifications dans leurs rapports avec les chirurgiens. Ils ne pouvaient supporter que ces derniers, presque tous issus de race obscure, se fussent acquis, par leurs travaux et leur habileté opératoire, une place prépondérante dans la haute société et dans le monde des Cours. En parcourant la vie chirurgicale de Manne, bien célèbre alors, mais fils d'un modeste barbier, nous voyons la jalousie impuissante des docteurs éclater à chaque pas et se manifester par des mesquineries sans nom. Ils se montrèrent particu-

lièrement intraitables à son endroit et leur haine, doublée de rancunes professionnelles, ne se rattacha pas seulement à ses succès chirurgicaux et à sa valeur scientifique, mais eut encore pour origine certaines humiliations qu'il avait infligées à leur amour-propre, lors de la grande peste de 1721-1722.

Le fléau battait déjà son plein dans la ville et cependant les médecins persistaient à ne pas y croire. Manne, au contraire, en avait le premier reconnu la présence, et seul avait eu le courage de son opinion. Mal avait failli lui en arriver. La populace, encouragée par les médecins, l'avait accablé d'injures et de menaces et avait même voulu le lapider. C'est ce qu'attestent certains couplets de la chanson provençale du *Pélerin de Saint-Roch* relative aux ravages de cette peste à Avignon. Voici ces couplets :

Quan, franchissen nostei barriers
Venguè lou mau
Manno à chivau per ley carriers
Cride tout hau :
Paure pople ! tes flates pas :
Tu n'as la pesto.
Lou pople avugle à chaque pas
Ly ourie leou fa soun resto.

Plusieurs fes n'en risquè sa vido
Per trop parla :
Mai d'un bourgeois de la partido
S'ero mela ;
Per métre lei gen en raisoun
Qué l'insultavoun,
Lei soudars de la garnisoun
En tout lio l'escourtavoun.

Maugra l'envejo et l'ignourenço
 Qué t'an bouffa,
Manno, ly as impousa silencio,
 As triumpha.
Tu lou premie as counegu
 Nosto magagno,
Sì pu leou t'avian cresigu,
 Mens aro aurian de lagno (1).

On lit aussi dans le sixième chant du poème héroïque sur la peste qui a régné en divers endroits en 1720-21-22 les vers suivants :

En vain Manne du mal veut arrêter le cours,
On dit que l'ignorance a dicté ses discours.

Il avait bien fallu cependant se rendre à l'évidence : mais les médecins ne lui pardonnèrent point de les avoir pris en flagrant délit d'ignorance. Leur dépit ridicule ne fit que grandir avec les succès chirurgicaux de Manne. On ne lui pardonnait pas non plus de proclamer que la chirurgie était la sœur jumelle de la médecine. De là entre Manne et ses adversaires une guerre de plume et un échange de libelles qui, pour amuser fort la ville, n'en jeta pas moins le ridicule sur les mœurs médicales des praticiens avignonnais. Et quand au cours de la publication de deux observations sur lesquelles nous aurons à revenir, Manne, tout en fournissant le témoignage d'une habileté chirurgicale hors de pair, se lava de toutes les calomnies dont il était l'objet, en donnant, en traits mordants et

(1) Chanson provençale du pèlerin de St-Roch. — In LAVAL, ouvrage précité.

acérés, la preuve de l'infamie de ses adversaires, il souleva des colères qui allèrent jusqu'au paroxysme. Et comme il n'y avait plus rien à répondre, parce que Manne frappait cette fois plus juste et plus fort que jamais et que ses arguments étaient sans réplique, ils se rabattirent sur la forme de l'ouvrage (1), l'attaquèrent auprès du vice-légat comme étant diffamatoire. en leur endroit et arrivèrent, par des moyens que nous ignorons, à faire rendre une ordonnance qui fut imprimée, publiée et affichée en tous les lieux et carrefours accoutumés d'Avignon et du Comtat, par laquelle les deux derniers écrits du célèbre chirurgien étaient supprimés et mis à néant.

Ajoutons, pour être complet, que justice fut rendue à Manne par l'Académie française, qui déclara unanimement, que les phrases réputées diffamatoires ne contenaient rien de répréhensible en elles-mêmes, ni rien d'injurieux pour qui que ce fût.

Mais la Faculté ne capitula pas. Elle s'adressa aux quelques ennemis que Manne possédait dans son sein et sous prétexte de principes à sauvegarder, de dignité à maintenir, elle les détermina à tenter la consommation d'un acte, non pas seulement contraire à la justice, mais d'une iniquité révoltante, puisqu'il ne s'agissait de rien moins que d'assouvir sur le fils la haine qu'ils portaient au père. Ce fils, qui avait suivi les cours de la Faculté avec beaucoup d'assiduité et qui, maintes fois, avait donné les preuves d'une intel-

(1) Observation de chirurgie, au sujet d'un polipe extraordinaire qui occupoit, la narine gauche, la fente nasale, qui descendoit de la gorge par une grosse masse. Avignon, Alex. GIROUD, 1747.

ligence d'élite, allait se présenter à l'agrégation. Il s'agissait tout simplement de s'opposer à sa réception. Et alors, bien que régulièrement élu par six oui contre trois non, des procès furent entamés, et il ne fallut rien moins que l'autorité des puissants protecteurs que s'était ménagés Manne père en cour de Rome, pour débouter ses ennemis de leurs révoltantes prétentions et les faire condamner à tous les frais d'avocats et de procédure.

Citons enfin, en terminant la revue de cette longue rivalité médico-chirurgicale, le passage bien amusant d'un écrit de Henri de Mondeville, chirurgien de Philippe-le-Bel, passage que nous trouvons reproduit dans les œuvres de Pierre-François-Benezet Pamard, lequel vécut à Avignon de 1728 à 1793.

« Nulle part, dans une maladie qui regarderoit le chirurgien seul, si un médecin rusé a été appelé d'abord, un chirurgien n'y mettra les pieds. Le médecin dit au malade : Seigneur, il est évident que les chirurgiens sont des orgueilleux et des pompeux, et avec cela manquent absolument de raison et sont des ignorants ; s'ils savent quelque chose, c'est de nous, médecins, qu'ils le tiennent, ce sont des hommes de méchante humeur et cruels, et ils réclament et emportent de grands salaires. D'un autre côté, vous êtes faible, disposé à la souffrance, délicat, et vous seriez trop accablé par la dépense : aussi je vous conseille pour votre bien de ne point réclamer leur assistance, et pour l'amour de vous, quoique je ne sois pas chirurgien, j'essayerai de vous venir en aide sans leur concours. »

Fourbe, médisant, menteur, orgueilleux, pédant, telles sont les qualités maîtresses de ce médecin qui n'était malheureusement pas alors, une exception. Et l'on s'étonnera que Pétrarque, comme dit Lefrançois, « ait insulté la médecine avec force, que Montaigne l'ait méprisée de sens froid, que Molière l'ait tournée en ridicule ! (1) »

La dernière tentative de révolte, ou plutôt d'obstruction des médecins contre les aspirations des chirurgiens fut en somme calmée par leur échec en cour de Rome, à propos du procès de Manne dont nous avons parlé ci-dessus. Cet échec eut un double résultat : faire admettre Manne au nombre des agrégés, mais aussi et surtout, unir d'une façon indissoluble, tous les membres des deux confréries rivales. C'est grâce à cette union, qui fit véritablement leur force, qu'ils purent enfin triompher des résistances séculaires qu'opposait à leur affranchissement la toute puissante corporation des docteurs agrégés de la Faculté de droit et conquérir cette autonomie dont la possession était réclamée aussi bien par le souci de la dignité de la profession médicale que par l'intérêt bien entendu de la Faculté de médecine.

Nous serions incomplet si, avant de terminer ce chapitre, nous ne disions pas quelques mots d'une seconde lutte que durent soutenir les chirurgiens contre d'autres adversaires qui, pour ne pas être aussi nobles et aussi puissants que les médecins, n'en furent pas moins des ennemis redoutables et après au

(1) BAYLE, ouvrage précité.

combat. Nous voulons parler des perruquiers et taffetassiers, des renoueurs, des sages-femmes et d'une foule de charlatans qui ne se gênaient pas pour se proclamer grands opérateurs devant l'Eternel.

Les perruquiers et taffetassiers avaient de nombreux points de contact avec les chirurgiens. A une époque où le port de la perruque était chose non-seulement coutumière mais encore presque nécessaire chez les gens de bon ton et de bon goût, les perruquiers formaient une importante corporation avec laquelle il fallait compter. A maintes reprises ils essayèrent de quitter le fer à friser ou la houppe à poudrer pour s'essayer à manœuvrer la lancette ou le bistouri. D'où grande colère des chirurgiens barbiers qui réclamaient le monopole de ces instruments. Grande colère suivie de grands et coûteux procès, cela va sans dire, à une époque où la chicane était fleur aussi commune qu'au doux temps d'aujourd'hui ! Les procès furent gagnés par les barbiers, c'est vrai, mais alors les perruquiers, justement morfondus, voulurent s'affranchir complètement et monopoliser leur métier en réclamant le droit exclusif, non seulement de fabriquer des perruques, mais encore de les peigner, de les friser et de les poudrer, qu'elles fussent naturelles ou artificielles. Les chirurgiens barbiers protestèrent d'abord et prétendirent que l'usage du peigne et de la poudre était de leur domaine et que les perruquiers n'avaient que celui de fabriquer les perruques, de les friser et de les disposer en papillotes. « Longtemps la France retentit de cette querelle : les tribunaux durent même intervenir et l'on cite tel

arrêt du Parlement de Toulouse qui donna finalement gain de cause aux perruquiers. Heureuse condamnation, qui éleva la condition sociale des barbiers chirurgiens en les forçant à renoncer à l'exercice de la barberie et qui, en leur donnant le goût d'une culture intellectuelle plus élevée, les détermina à se tourner exclusivement vers la pratique de la chirurgie où ils pouvaient à la fois utiliser leur dextérité manuelle et mettre à profit les ressources de leur intelligence (1). »

Quant aux renoueurs et aux charlatans, ils sont encore trop nombreux de nos jours et malheureusement trop souvent écoutés par nos crédules semblables, pour nous arrêter longtemps avec eux. La race des madrés rhabilleurs n'a évidemment pas dégénéré. Nous les voyons à l'œuvre tous les jours, et bancals et estropiés, produits de leurs œuvres, ne le cèdent ni en nombre ni en variété à ceux du moyen-âge. Ce qu'il y a de tristement amusant, si nous pouvons nous exprimer ainsi, c'est que, malgré les prescriptions des lettres patentes de Charles II affirmant la nécessité d'un examen légal pour être admis à traiter les malades, non seulement ces prescriptions ne furent pas observées, mais qu'il se trouva encore des médecins diplômés pour accepter la concurrence des médecastres de toute espèce. C'était même par devant notaire que se faisaient ces consultations d'un nouveau genre. N'est-ce pas clairement indiqué dans l'acte suivant :

« Le 12 octobre 1441 par devant maître Gilles Rasteli, notaire à Avignon, comparurent maître Guido

(1) LAVAL, ouvrage précité.

Rastelli, broquier, Pierre de la Thouroye, sergent de la cour temporelle, et sa femme Catherine. Celle-ci est affligée d'une grave infirmité du sein, et par acte authentique, maître Guido s'engage à la guérir radicalement, avec l'aide de Dieu. De leur côté Pierre de Thouroyes et sa femme promettent de lui payer une somme de 12 florins après guérison dûment constatée par des médecins et autres personnes compétentes. »

Et les sages-femmes, dignes héritières des Sagaée romaines, n'avaient-elles pas aussi leurs petites spécialités ? Sous prétexte de sauvegarder les lois de la pudeur, ne s'étaient-elles pas attribué le traitement des maladies de femmes, ne donnaient-elles pas des consultations, ne pratiquaient-elles pas le toucher ? Et que l'on juge de ce que devait être l'obstétrique de ces temps-là quand on saura que pendant longtemps les accouchements furent faits par des femmes sans instruction, se formant elles-mêmes d'une façon empirique en assistant leurs parentes et voisines, en accomplissant une sorte d'apprentissage chez des matrones de même origine. Des examens passés dans les sacristies par des curés couronnaient cette préparation. Ce n'est qu'à partir de l'année 1560 que les sages-femmes durent se plier sous l'autorité des chirurgiens barbiers qui furent alors chargés de les instruire et de leur délivrer un brevet de capacité. C'est à partir de ce moment là aussi que les chirurgiens firent disparaître le préjugé qu'il était indécent aux hommes d'accoucher une femme, et qu'ils s'adonnèrent à la pratique ordinaire de cette branche de l'art médical, et

c'est à eux qu'on prit l'habitude de s'adresser dans les cas difficiles.

Les sages-femmes du reste, retirèrent, comme partout, les plus grands fruits de la révolution qui leur avait enlevé le sceptre de l'obstétrique pour le placer entre les mains d'hommes instruits et habiles. Leur instruction se perfectionna, leur position fut régularisée : elles furent soumises à un intelligent contrôle, elles apprirent à connaître et à apprécier les cas de dystocie qui devaient rester en dehors de leur domaine, et pour lesquels elles devaient appeler des accoucheurs.

Mais l'applanissement de toutes ces difficultés, la conjuration de toutes ces révoltes de gens ignorants et présomptueux, tout cela ne s'était pas fait sans de grosses dépenses. A cette lutte incessante, à ces procès sans nombre engagés contre les délinquants, la corporation n'avait en fin de compte rien gagné, sinon de vider la bourse commune et de se couvrir de dettes, malgré les contributions successives qu'elle s'était imposée, les dons qu'elle avait reçus et l'aliénation de quelques biens-fonds qu'elle possédait.

A bout de ressources et en désespoir de cause, les maîtres chirurgiens voulant enfin en finir avec ces tracasseries de tous les instants, songèrent à solliciter du pape, la confirmation des statuts de leur ordre, statuts sur lesquels nous reviendrons à propos de l'organisation de la corporation. Mais recourir à Rome était toujours une grosse affaire. Il en coûtait lourd en frais de procédure et en épices, sans compter que les requêtes et les procès s'y éternisaient, souvent pour

ne plus aboutir, pour peu qu'un simple Monsignor, employé dans l'affaire, se jugeât insuffisamment régalé. Aussi hésitèrent-ils longtemps et ce n'est que le 14 juillet 1758 que les maîtres chirurgiens votèrent à l'unanimité d'en appeler au Saint Père dans le plus bref délai. C'est ce qui ressort des quelques passages suivants pris dans le livre des délibérations pour le corps des maîtres en chirurgie de cette ville :

« Ce jourd'huy quatorzième Juillet mil sept cent cinquante huit, les maitres chirurgiens duement convoqués, se sont assemblés en corps dans la salle haute des R. R. P. P. Carmes, lieu accoutumé, et a été unanimement délibéré de nouveau, et en tant que de besoin, de faire autoriser en cour de Rome les estatuts du corps de MM. les maitres-chirugiens de cette ville d'Avignon pour leur entière observance, et à cet effet de les faire vidimer.

« Plus a été délibéré, etc. . .

« Et, de plus, ont unanimement de nouveau donné pouvoir à Messieurs les maîtres-jurés et à M. le Procureur, tant conjointement que séparément, de poursuivre la-dite autorisation en cour de Rome, tant desdits estatuts que de la présente délibération ; d'employer à cet effet toutes les personnes qui seront nécessaires et de faire tous les frais convenables et d'emprunter en constitution de pension, les sommes nécessaires pour le tout, et ont donné pouvoir auxdits Sieurs députés, ou à la majeure partie d'eux, de passer tous les actes nécessaires sous les hypothèques et obligations usitées, et faire pour le tout ce qu'il sera

requis en la meilleure forme : et se sont tous signés... etc. (1).

Grâce à la bonté de leur cause, grâce surtout à la puissante intervention du vice-légat Passionei, la démarche des chirurgiens barbiers fut couronnée de succès, et un rescrit de la Sacrée Congrégation rendu à la date du 18 août 1759 approuva les statuts dans toute leur teneur et leur donna toute sanction pour en rendre l'observation inviolable. Voilà ce rescrit, trop important pour ne pas le reproduire en entier :

« La Sacrée Congrégation des Eminentissimes et Révérendissimes Cardinaux députée pour les affaires et consultations de la ville d'Avignon et du Comtat Venaissin, adhérant à l'information de Monseigneur le Vice-Légat, en date du 3 Mars de cette année, par la teneur des présentes, de l'autorité apostolique qui lui est déléguée par N. T. S. P. le pape Clément XIII, a approuvé et confirmé les susdits statuts du Collège ou corps des maîtres chirurgiens de la ville d'Avignon, avec les réformations, déclarations et modifications nouvellement faites et ci-dessus exprimées, et leur a « donné toute force et vertu efficaces, suppléant tous et chacuns les défauts, tant de droit que de fait, qui pourraient y être intervenus, quelque substansiels qu'ils puissent être. Mandant et ordonnant tout le contenu aux susdits statuts du corps ou collège des maîtres chirurgiens être perpétuellement et inviolablement observé par tous ceux qu'il appartiendra, tant de présent qu'à l'avenir, et qu'ils sortent

(1) Livre des délibérations... ouvrage déjà cit é.

leur plein et entier effet, suppléant même, en temps que de besoin, le consentement des absents, nonobstant toutes choses contraires. »

C'est alors qu'en conformité de ce rescrit, le vice-légat promulgua, à la date du 13 octobre suivant, une ordonnance qui portait à la connaissance de tous la décision souveraine et dans laquelle nous relevons les passages suivants :

« ... Qu'aucun, de quelque état et condition qu'il soit, ne pourra tenir boutique de barberie en cette ville, ni icelle exercer publiquement ni secrètement, encore moins l'art de la chirurgie, qu'il n'ait passé maître dans le dit art (étant par ce moyen la barberie unie à la chirurgie), sous peine de dix écus du roi d'amende pour chaque fois que quelqu'un y contreviendra, la moitié applicable au fisc et l'autre au corps des maîtres chirurgiens. »

et plus loin :

« ...que nul empirique soit homme ou femme, tant de la ville qu'étranger, ne pourra pratiquer, ni traiter publiquement ou secrètement dans la dite ville, aucune maladie concernant la chirurgie sous la peine que dessus (1). »

(1) LAVAL, ouvrage précité.

Et maintenant qu'en curieux spectateurs nous avons pu suivre à travers trois grands siècles, les péripéties d'une lutte aussi longue que fertile en gais incidents et montrer que ces raseurs qui n'avaient d'autre ambition que celle bien légitime de devenir des opérateurs, arrivèrent à obliger leurs orgueilleux persécuteurs de la veille à s'unir à eux, pour anéantir la vile et mercantile race des empiriques, voyons un peu comment ils étaient organisés, comment ils prenaient leurs grades, comment était régi leur ordre.

Nous avons dit plus haut que les barbiers avaient obtenu du pape Martin V, une bulle datée du 7 février 1429 qui les organisait en maîtrise. Mais les statuts qui la régissaient ne sont malheureusement pas parvenus jusqu'à nous : voici pourtant ce qui ressort des comptes rendus de différents examens passés à cette époque.

Était créé un office de barberie et chirurgie dont les maîtres jurés auraient pour mission de constater la capacité de ceux qui se destineraient à la pratique.

Quand un candidat, après avoir fait un stage de quelques années chez un maître, croyait avoir acquis une expérience suffisante tant pour la théorie que pour la pratique, il devait, afin de pouvoir se livrer à l'exercice de son art, faire une demande au seigneur viguier.

Dans cette demande il suppliait le viguier de vouloir bien s'assurer de son aptitude et, à cet effet de le faire examiner par quelques personnes compétentes, au jugement desquelles il se soumettait, et à la disposition de qui il se tiendrait aussi souvent qu'il leur conviendrait.

Le viguier désignait alors un maître es-arts, licencié en médecine, et un ou plusieurs barbiers chirurgiens dont la réputation était bien établie.

Ceux-ci se réunissaient par devant un notaire et examinaient dans une seule séance le candidat en question. Ils rendaient ensuite compte de l'examen au viguier, dans un rapport écrit.

Ce rapport était lu et approuvé et alors le candidat prêtait serment, la main posée sur le livre de la loi de Moïse écrit en hébreu, de pratiquer l'art de la chirurgie fidèlement et loyalement, sans tromperie et sans fraude.

Les Juifs, à cette époque là, avaient, tout autant que les chrétiens, le droit de pratique.

À l'inverse de la médecine, la chirurgie considérée comme œuvre manuelle ressortissait, à l'instar des autres métiers, de l'autorité laïque et non de celle du chancelier de l'Université.

Voilà résumées en quelques mots, les formalités scolaires auxquelles devait se soumettre tout candidat à la pratique de la barberie chirurgie. La corporation, pendant ces trois siècles, lutta, comme nous l'avons narré tout au long, pour la conquête de son indépendance. La lutte, nous l'avons dit, fut longue et ardue mais aussi couronnée de succès. Et, c'est

alors que les chirurgiens s'attribuant, à juste titre, de nouveaux droits en même temps que de nouvelles obligations, se donnèrent de nouveaux statuts que nous allons reproduire en entier, car ils en diront plus long que tous les commentaires : Ajoutons, pour être fidèle à l'histoire, que ces statuts ne furent, en somme, que la reproduction de ceux qui avaient été dressés deux siècles auparavant par les chirurgiens barbiers, puis approuvés et confirmés par M. le Comte des Yssars viguier, de Gay juge, Perrier juge, Garter procureur général de la légation, qui ont signé le 28 juillet 1651. Ces statuts étaient suivis d'une ordonnance de confirmation donnée le 20 juin 1699 par Ph. Ant. Gualteri, vice-légat qui signa également.

STATUTS DU CORPS DE MESSIEURS LES MAITRES
CHIRURGIENS D'AVIGNON NOUVELLEMENT AUTHORIZÉS
LE 24 JUILLET 1700.

« Premièrement : Qu'aucun de quel estat et condition qu'il soit ne pourra tenir boutique de barberie en cette ville, ny icelle exercer publiquement, ny secrètement, qu'il n'ait passé maistre en l'art de chirurgie en la manière cy après écrite, étant, par ce moyen-là, la barberie unie à la chirurgie, sous la peine de dix écus de roy d'amande pour chaque fois que quelqu'un y contreviendra, la moitié applicable au fisc et l'autre à la confrérie des maitres chirurgiens.

« II. —Item, que seront élus à la pluralité des voix des maitres chirurgiens quatre maistres examinateurs du corps des dits maistres audit art dans la présente

ville, et que les dicts quatre maistres élus seront renouvelez de trois en trois ans, comme de coutume.

III. — Item, que celui qui voudra passer maistre auditeur de chirurgie, autrement appelé aspirant à la maitrise, sera tenu par l'organe du procureur du corps desdits maistres, qui est un des maistres dudit corps, de notifier son dessein aux quatre examinateurs assemblez dans la maison du plus ancien d'entre eux, auxquels ledit aspirant fera foy à leur réquisition, par acte authentique, signé des magistrats de son lieu de naissance, de sa probité, bonnes mœurs, de ses père et mère, naissance naturelle et légitime et de son baptême; ne pouvant aussi aspirer à la dite maitrise, s'il ne faict profession de foy catholique, apostolique et romaine, ny même s'il avait esté coupable en justice de quelque crime énorme comme homicide, empoisonnement ou autres semblables mauvaises actions; comme aussy sera tenu tel aspirant de montrer bon et valable acte de son apprentissage chez un maistre approuvé et juridique, d'avoir demeuré trois ans au service des maistres de cette ville, outre et pardessus le temps de son apprentissage, au cas qu'il l'ait fait en cette dicte ville, comme il a toujours été observé, de façon que, le tout ci-dessus exécuté dans toutes les formes par l'aspirant, il sera admis et luy sera donné pour sa présentation après avoir donné un escu blanc en espèce à chaque maistre examinateur et procureur.

« IV. — Item, que le dit aspirant, assisté du procureur du corps, fera convoquer et assembler tous les

maistres au jour assigné pour sa présentation dans le Couvent des R. R. P. P. Carmes, lieu accoutumé et ayant premièrement fait célébrer la sainte messe, satisfaira de nouveau à tous les chefs mentionnés au précédent article en présence de tous les maistres, un desquels il choisira pour son parrain, qui le conduira dans la dicte maîtrise et ensuite luy sera donnée journée pour son premier examen, et donnera un escu blanc en espèce à chacun des maistres.

« V. — Item, le jour assigné du premier examen de l'aspirant étant échu, il fera convoquer une assemblée de tous les maistres au lieu accoutumé, et après avoir fait célébrer la sainte messe, il sera premièrement interrogé des quatre maistres examinateurs sur toutes les matières de chirurgie que bon leur semblera, auxquelles l'aspirant sera tenu répondre ; comme aussi à tous les autres maistres, à qui sera permis tout seulement de luy demander une ou deux questions. A quoy ayant pleinement satisfait, il sera admis en présence et du consentement de tous les maistres et donnera trois louis d'or à la boëtte de la confrérie, au doyen, aux quatre maistres examinateurs, au parrain, au procureur un louis d'or, et un escu blanc en espèce à chacun, et à tous les autres maistres un demy louis d'or et un escu blanc et les réglera tous ensuite d'un repas ; mais en cas d'insuffisance ou incapacité de l'aspirant, toutes les sommes sus-énoncées luy seront rendues et restituées, et comparaitra pour le même sujet dans une autre séance qui lui aura été assignée.

« VI. — Item, ledit aspirant ayant été receu à son premier examen sera tenu de faire chez chaque mais-

tre examinateur en particulier un chef-d'œuvre qui sera une opération signalée telle que plaira au dit maistre de lui faire faire, et quand bon luy semblera, où l'aspirant sera obligé de bien répondre sous peyne de renvoi, mais y ayant satisfait et estant admis payera à chasque maistre du corps un éscu blanc en espèce.

VII. — Item, que le dit aspirant, ayant achevé ses quatre chefs-d'œuvre, sera tenu de subir encore un examen comme le premier, y observant toutes les mêmes formalités et payant les mêmes droits à la réserve de trois louis d'or de la boëtte qu'il ne payera point : à quoy ayant satisfait, il sera reçu et admis à la maîtrise par le consentement de tous les maistres en général, et la mesme prêtera le serment sur les saints évangiles, entre les mains du doyen et des quatre jurez, de bien duement et fidèlement exercer l'art de chirurgie, comme aussi de garder et observer les statuts ; ensuite ses lettres de maistre seront signées par les quatre examineurs ; après quoy il s'adressera à Monsieur le viguier de la présente ville ou à son lieutenant, entre les mains duquel il prêtera de nouveau serment, dont il en fera faire acte signé au bas des dites lettres par le greffier du seigneur viguier : y faisant opposer son scel ; après quoy il pourra lever boutique, travailler et jouir des privilèges.

« VIII. — Item, que les fils de maistre aspirant à la maîtrise observeront les mêmes formalités que les autres appelez étrangers, excepté qu'ils se choisiront le traité de chirurgie que bon leur semblera, dans leur examen, pour s'y faire interroger et ne payeront qu'un louis d'or et demy à la boëtte de la confrérie, un

louis d'or au doyen, un à chaque maistre examinateur, et un à son parrain, et au procureur, et un demy louis d'or à chaque autre maistre, et ce sera une fois seulement dans toute sa maîtrise.

« IX. — Item, que s'il arrivait que dans les examens ou chefs d'œuvres susdits, l'aspirant crut luy estre fait tort par les examinateurs, il sera permis à tel aspirant de recourir à Monsieur le viguier, qui entendra en présence dudit aspirant les raisons des susdits maistres, et s'il répugne aux raisons qui seront déduites contre luy, il sera de nouveau interrogé par des maistres du même corps choisis publiquement ou devant qui bon semblera audit seigneur viguier, aux fins qu'il soit connu de sa capacité ou insuffisance et où l'on connaîtra, si on lui rend justice : le tout pour l'honneur du corps et l'utilité du public.

« X. — Item, que le cas advenant de la mort de quelqu'un des maistres, sa vesve vivant honnêtement pourra (supposé qu'elle soit pauvre) tenir boutique ouverte avec un serviteur approuvé par les quatre maistres examinateurs, sans qu'icelle vesve puisse tenir d'autres garçons sous luy, ny qu'elle puisse arrenter ou louer sa boutique à qui que ce soit de l'art ; étant par ce moyen obligée de le tenir sous son pain et sous son vin, et même que tel serviteur qu'elle voudroit tenir, s'il n'estoit que barbier sans être chirurgien, en vertu de l'union des deux arts, ne pourra travailler dans la boutique ; comme aussy il ne sera point permis que deux vesves de maistres joignent leurs boutiques et privilèges, ayant lieu par ce moyen d'estre plusieurs à travailler dans une mesme boutique ; ce qui est

abusif et ne s'est jamais pratiqué : le tout à peine de dix écus à chaque contravention, applicable comme dessus.

« XI. — Item, que nulle vesve de ceux qui estoient maistres de peste ne pourra après la mort de son mari jouir d'aucun privilège comme les vesves des véritables maistres.

« XII. — Item que si quelque vesve de maistre se marioit avec quelque serviteur chirurgien ou autre personne n'étant point dudit art, elle sera du mesme abord frustrée du privilège, à moins que son nouveau mary ne passât maistre audit art en la matière sus-mentionnée.

« XIII. — Item que les fils de maistre dudit art étant passez maistres en iceluy ne pourront pendant la vie de leur père et mère louer et arrenter leur boutique, ny la tenir eux-mêmes qu'il n'ayent atteint l'âge de vingt-cinq ans, à moins que leur père vint à mourir devant ce temps, auquel cas ils ne pourront estre troublés à moins qu'ils remissent leur privilège à quelque barbier non chirurgien, ce qui romproit l'union de la chirurgie avec la barberie établie par nos saincts pères et cardinaux légats, et c'est sous la peine de dix escus comme dessus.

« XIV. — Item, que nul maistre ny vesve ne pourront prendre en son service aucun garçon chirurgien sortant de la boutique d'un autre maistre, à moins que tel garçon n'eut demeuré six mois hors la ville excepté qu'il eut le pouvoir du maistre chez qui il demeurait, d'y rester et travailler sans s'absenter desdits six mois, et c'est sous la même peine que dessus.

« XV. — Item, qu'aucun maistre du corps ne pourra

remettre sa boutique à quel chirurgien que ce soit, à moins qu'il ne soit véritablement habitant dans la ville et il y ait son domicile effectif, et par conséquent ne soit aucunement absent de la dite ville. Ainsi décrété par Mgr Lomellini, lors de sa vice-légation.

« XVI.— Item, que nul opérateur étranger ne pourra faire aucune opération dans cette ville qu'en présence d'un docteur en médecine ou d'un maistre chirurgien qu'il sera obligé de requérir, à cette fin que la cure en soit plus seure et plus exactement faite, sous la peine que dessus à chaque contravention.

XVII. — Item, que nul empirique, soit homme ou femme tant de la présente ville qu'étranger ne pourra traiter publiquement ou secrètement dans ladite ville aucune maladie concernant la chirurgie, sous la peine que dessus.

« XVIII. — Item, que nuls de ceux qui se mêlent de réduire les os, soit qu'ils soient de cette ville ou non ne pourront toucher aux fractures et luxations remises et traitées par quelqu'un des maistres sans les faire appeler et demander leur agrément, afin d'éviter toutes détractions et inconvénients, et c'est sous la même peine.

« XIX. — Item, qu'aucun maistre du corps de la présente ville ne pourra jamais lever l'appareil d'un autre maistre quand il traitera quelque maladie évitant par ce moyen toutes discordes et jalousies qui pourroient arriver entre les maistres et c'est sous la même peine que dessus.

« XX.— Item, qu'à la veille et fête de la solennité des SS^{ts} Cômes et Damien tous les maistres dudit art et

autres personnes étant de la confrérie des dits saints seront tenus d'aller à l'Eglise des R. R. P. P. Carmes, à l'heure assignée pour assister à la grand messe, procession et vêpres, et payer dix sols chacun pour leur confrérie, et ceux qui sans excuse légitime n'y assisteront pas, chacun d'iceux donnera une livre de cire blanche à la confrérie.

« XXI. — Item, que chaque dernier dimanche du mois se dira dans ladite église et chapelle la messe de ladite confrérie et le lendemain une messe de mort pour les âmes des maistres défunts, auxquels les maistres seront tenus d'y assister, sous la mesme peyne de payer une livre de cire blanche à ladite confrérie. »

« XXII. — Item, que seront faits tous les ans, pour le jour de Saint-Côme et Saint-Damien, deux bailes ou recteurs qui seront deux maistres du corps, sçavoir qu'on commencera par les deux plus anciens et continuer annuellement jusqu'aux derniers, et puis recommencer de même : lesquels bailes ou recteurs prendront soin de faire faire le service toute l'année, que les R. R. P. P. Carmes sont tenus aussi de faire faire la recepte et dépense pour cela et d'en rendre bon compte aux nouveaux bailes, sous la même peyne que par cy-devant. »

« XXIII. — Item, que pour maintenir le lustre de l'Université et Collège des maistres chirurgiens et barbiers de cette ville, il sera tous les ans le premier dimanche de septembre élu, à la pluralité des voix de tous les serviteurs dudit art, demeurant dans cette ville, un abbé qui sera un des plus capables entre les-

aits serviteurs, et ce sera dans la maison du procureur du corps qui recevra lesdites voix ; lequel abbé eslu et admis fera élection de son lieutenant-trésorier et quatre conseillers, pour mieux entretenir les études ; tous ensemble éliront à la pluralité des voix un docteur en médecine ou un maistre chirurgien pour leur montrer l'anatomie et opérations chirurgicales, et si ledit abbé refusoit la charge, il sera contraint ipso facto, et sans autre forme de procès, de vuidier la ville, sans y pouvoir revenir d'une année, auquel cas on en élira un autre. »

« XXIV. — Item, que ledit abbé ayant accepté la charge sera venu, le jour de la feste desdits Saint Côme et Saint Damien, assister à la messe et vèpres et faire dire une grande messe avec la musique ou les violons, après avoir envoyé le jour précédent un gateau à chaque maistre comme de louable coutume ; et pour subvenir à cette dépense, il exigera de tous les serviteurs chirurgiens qui entrent en boutique dans cette ville dix et huit sols patas, qui seront mis dans une boette à deux clefs ; laquelle sera entre les mains du procureur, qui aura une clef et l'abbé une autre, tant pour une meilleure seureté que pour être employé comme sus et dit : sans pourtant que le surplus de l'argent, après la défense faite, le corps ni le procureur s'en puissent prévaloir, mais bien l'abbé, qui sera d'obligation de s'intéresser à trouver boutique aux serviteurs qui désireront rester en cette ville, et que les maistres chez qui ils demeureront répondront des dix-huit sols que tels serviteurs doivent donner,

à peine de dix francs d'amende à chaque contravention.

« XXV. — Item, que pour entretenir lesdites leçons d'anatomie et opérations qui se feront pendant l'hiver à l'heure commode des maistres et garçons, tels garçons seront tenus de donner vingt sols patas chacun, et les apprentis dix tous les mois par avance, tant pour payer l'enseignement que les chandelles; laquelle somme sera mise comme dessus dans une boëtte à deux clefs entre les mains du procureur, dont l'abbé en aura une et le trésorier une autre, et ne voulant quelqu'uns desdits garçons ou aprentifs payer lesdites sommes, seront obligés de sortir de la présente ville, n'y pouvant revenir d'une année, et mesure que le maistre ou vesve chez qui ils demeureront seront tenus de les congédier, après en estre advertis, sur peine de dix francs d'amande comme au précédent article. »

« Ainsy soit-il (1). »

Tels étaient les statuts qui régirent l'ordre des chirurgiens barbiers jusqu'à la Révolution de 1789, jusqu'à la chute de l'Université avignonnaise. Rien n'y manquait : les examens, la façon de les passer, les droits à payer, les élections des professeurs, les règles de la confrérie, la déontologie médicale, rien n'était oublié.

La barberie, si l'on s'en tient à la lettre de ses statuts, occupait encore une grande place dans la profes-

(1) Collection Ms de Massilian. Bibliothèque museum Calvet, Avignon.

sion : mais si nous en examinons attentivement l'esprit nous y reconnâtrons des tendances plus hautes et l'on verra que la boutique du barbier n'était plus qu'une enseigne qui rappelait au vulgaire l'ancienneté de la maison, et le rasoir un simple passe-temps destiné à entretenir la main dans l'usage des instruments tranchants. La longueur de l'apprentissage, la multiplicité des examens à subir par le candidat à la maîtrise, la difficulté des épreuves, la dépense même qu'elles comportaient, toutes conditions exigées par les statuts, indiquent bien que l'exercice de la chirurgie était désormais exclusif à la profession. La plupart des maîtres chirurgiens barbiers avant de prendre la maîtrise avaient fait des études dans les collèges et avaient été reçus maîtres es-arts, et ce n'est certes pas là, le propre de gens qui n'auraient visé qu'au maniement infime de la savonnette et du rasoir. Sans doute il fut bien encore parmi eux quelques attardés de l'ancien régime persistant à faire à leurs heures perdues la barbe et à accommoder les cheveux et les perruques, mais leur nombre diminua de jour en jour. Leurs aspirations devenant plus hautes, certains articles des statuts furent modifiés afin de rendre les examens plus sérieux. C'est ainsi que fut prise la décision suivante, le 13 avril 1769.

« Les maistres chirurgiens délibèrent unanimement qu'à l'avenir, quand on passera un aspirant maistre chirurgien, tous les maistres en chirurgie seront obligés d'assister aux deux grands examens qui sont le premier et le dernier examen. »

C'est ainsi, aussi, que le droit de maîtrise qui s'é-

levait à la somme de 1250 livres monta dans la suite jusqu'à 1500 et 1800 livres.

Peu à peu aussi, la qualification de barbiers fut exclusivement remplacée par celle de maitres-chirurgiens ; et cela pour obéir à la déclaration royale du 23 Avril 1743 qui, en séparant à jamais les chirurgiens des barbiers, avait exigé des premiers une éducation libérale et des titres académiques.

Le corps des chirurgiens changea aussi de nom et de corporation devint collègue. Il ne lui manquait plus qu'une chose pour être complet, un sceau. Il l'eut en l'an 1777 comme nous le prouve le procès-verbal de la délibération suivante :

« Nota que le dixième jour d'avril de l'an 1777, les maitres étant assemblés à la majeure partie, il fut proposé de faire graver un cachet aux armes de notre collège de chirurgie à l'instar de celles de France, avec la différence que dans le milieu de l'écusson, il y a une fleur de lys entourée d'une gloire, et que les nôtres sont deux clefs en sautoir, avec la tiare, étant les armes de notre Souverain, avec la légende suivante qui entoure l'écusson : Collegium Chirurgorum Avenionense », que tous les maitres approuvèrent et me requirent de prendre acte de cette délibération et de faire mettre en exécution le plus tôt possible ce qui venait d'être délibéré.

« En foy de quoy me suis signé :

Beauregard, syndic. » (1)

Désormais le collège des maitres chirurgiens était fondé : n'ayant plus de chefs à craindre, plus de con-

(1) LAVAL, ouvrage précité,

currence à redouter, ils pouvaient, sans crainte, se lancer de l'avant et travailler pour le perfectionnement de leur art en même temps que pour le bien de l'humanité. Ils songèrent alors à établir à leur usage un Saint Côme qui, à l'instar du collège de chirurgie de Paris, eût été le siège de la compagnie dans lequel se serait donné l'enseignement chirurgical. Les finances de la ville ne furent malheureusement pas assez prospères pour permettre d'en distraire les sommes qu'auraient nécessitées l'achat ou la construction d'un édifice à cette destination. Force leur fût donc de continuer à siéger, soit au couvent des Grands Carmes, soit dans la maison du doyen, et à faire leurs leçons dans leurs domiciles privés ou dans une salle de l'hôpital. Leur œuvre n'en fut pas moins belle et c'est à elle, ainsi qu'à celle de leurs devanciers, que nous allons consacrer notre dernier chapitre.

Si les progrès de la Chirurgie pendant les trois siècles qui précédèrent la Révolution furent assez lents, ils n'en furent pas moins réels. Il nous suffira d'évoquer les noms de Jean-Louis Petit, de Douglas, de Charrière, de Garengéot, de Calot, de Quesnay, de Cat, de Pouteau pour nous en donner une idée. Et cela a presque lieu de nous étonner quand on voit les mille obstacles que rencontrait un opérateur à chaque pas de son chemin. Nul ne pouvait donner un coup de bistouri sans le faire sur l'ordre ou sous l'œil vigilant et sévère d'un médecin qui, bien qu'ordinairement absolument incompetent, n'en avait pas moins le droit et le devoir de diriger la main de l'opérateur.

Ennemis de tout progrès chirurgical ou plutôt de tout développement intellectuel des chirurgiens, les médecins devaient nécessairement l'être : n'étaient-ils pas certains de voir s'envoler leur puissante autorité avec les succès opératoires de leurs sujets ? Ne comprenaient-ils pas que le jour où les chirurgiens se sentiraient assez forts et assez instruits pour soigner les malades sans contrôle, ils feraient tous leurs efforts pour secouer un joug sous lequel ils avaient tant de peine à se plier ?

Et de fait, l'œuvre chirurgicale de nos ancêtres avignonnais après avoir jeté un grand éclat au XIV^{me} siècle avec Guy de Chauliac ne fit pour ainsi dire plus de progrès jusqu'au dix huitième siècle. On opérait

bien des cataractes, on enlevait des calculs de la vessie, on trépanait des crânes, on essayait de guérir les fistules à l'anus, mais par quels procédés, ici la confusion est grande.

Quand au contraire la chaire d'anatomie fut créée et que les chirurgiens formant un corps spécial et indépendant purent travailler loin de l'œil sévère et souvent malveillant du médecin, alors seulement leurs progrès furent rapides et immenses. Ils comptèrent des célébrités dans leur Collège, ils livrèrent à la postérité des noms dont se seraient enorgueillies les Universités de Paris et de Montpellier.

Il serait trop long de passer en revue tous les chirurgiens célèbres de l'époque. Nous ne retiendrons que les principaux noms. Quelques mots sur leurs travaux, sur leur enseignement, sur leur manuel opératoire rempliront ce dernier chapitre de notre travail.

Nous avons déjà longuement parlé de Guy de Cauliac à propos des épidémies de peste. Des volumes ont été écrits sur lui et sur ses œuvres : nous serons donc assez bref à son sujet. Ayant étudié l'art de guérir et pris ses grades à Montpellier vers 1340 il pratiqua d'abord et longtemps à Lyon puis voyagea en Italie et vint enfin se fixer à Avignon où il fut le médecin et le chapelain des trois papes Clément VI, Innocent VI et Urbain V. C'est à Avignon qu'il composa l'ouvrage intitulé « *Inventorium, sive collectorium partis chirurgicæ medicinx* » dont Aut. Duverdier donne ainsi l'indication : « La grande Chirurgie de Maître Guy de Cauliac médecin très fameux de l'Université de Mont-

pellier, composée l'an de grâce MCCCLXIII restitué à sa dignité par Laurens Joubert (1). »

Cet ouvrage était divisé en sept traités ou doctrines. Le premier était consacré à l'anatomie, les cinq suivants à diverses maladies et opérations chirurgicales : le dernier enfin, désigné sous le nom d'antidotaire, était un recueil de moyens thérapeutiques en tête desquels l'auteur plaçait la phlébotomie. Cet ouvrage fut longtemps le seul guide des gens de l'art. On l'appela par honneur le « Guidon ».

Plusieurs écrits qui ne furent du reste jamais publiés, furent encore attribués à Chauliac, entre autres un opuscule qu'il aurait composé sur la cataracte pour le père de l'Empereur Charles IV, Jean, roi de Bohême, qui était aveugle.

« Guy de Chauliac, dit Barjavel dans son Dictionnaire, fit un séjour à Avignon de plus de vingt ans. Il faut le considérer comme le plus grand chirurgien et le plus grand médecin de l'époque : il joignait à un jugement sain, une érudition peu commune, n'agissait jamais, ce qui était rare alors, que d'après des indications rationnelles, méprisait l'esprit de secte, savait s'affranchir de l'empire des préjugés et du prestige de l'autorité, reconnaissait de bonne foi l'impuissance de la médecine dans certaines maladies incurables et devança par son génie la réforme que la Chirurgie devait subir longtemps après lui. »

Nous pourrions lui appliquer ce portrait qu'il fait lui-même du Chirurgien :

(1) BARJAVEL.

« Premièrement le chirurgien doit posséder ces quatre qualitez : il faut qu'il soit expérimenté, il doit estre ingénieux et invantif, enfin il faut qu'il soit sage et modéré., qu'il soit complaisant au malade, sociable avec ses collègues, précautionné dans ses pronostics : qu'il soit chaste, sobre, dévot, tendre, point avare ni trop avide d'argent... (1) »

Ce que nous savons de l'ancienne chirurgie avignonnaise ne nous a pas été légué par les écrits des seuls chirurgiens. Nous pouvons même affirmer qu'ils furent l'exception, ceux auxquels des connaissances littéraires et une instruction suffisante, permirent de faire une relation manuscrite de leurs travaux et de leurs découvertes. Bien des médecins tinrent la plume pour eux. De ce nombre se trouve Jean-Baptiste Gastaldy qui fut un des titulaires de la première chaire de médecine et de celle d'Anatomie. Nous avons de lui un opuscule intitulé « *An cataracta vitio lentis* ». Il y expose même une assertion reconnue fausse aujourd'hui à savoir que le cristallin n'est pas affecté dans la cataracte. Dans un autre écrit « *An cataracta vitio humoris aquei vel crystallini oriatur, an a gleucomate differat, et aliter quam operatione chirurgicâ curari possit* » il défend l'ancienne explication de la cataracte par l'existence d'une pellicule au devant de la pupille. Citons enfin de lui une curieuse question de médecine « relative à une mère de neuf enfants, dont elle voulait être la nourrice et qui, par égard pour son mari qu'elle aimait, ayant cessé après deux mois d'al-

(1) Le Guidon en français : nouvellement revu et corrigé par Maître Jean Canapp. — Paris 1541.

laiter le neuvième, se trouva incommodée et rendit en trois selles plus de cent pierres de diverses formes, de couleur blanc cendré, ce qui fut attribué à la coagulation et à la pétrification du lait dans l'estomac. »

Nous avons d'un autre médecin avignonnais G. Fontaine qui exerçait vers 1618 un petit opuscule qui nous montre que les chirurgiens barbiers s'occupaient un peu de tout. Il est intitulé « Abrégé méthodique du discours que Maître Jacques Caissan, du Luc en Provence, a fait sur la curation de la morsure des animaux enragés ».

Ce n'est pas sans un certain sentiment de curiosité que nous lisons cet abrégé. A une époque en effet où il n'était plus question d'isoler les enragés entre deux matelas, mais où aussi le sérum antirabique était encore bien loin de sa découverte, il est intéressant de savoir ce que l'on faisait de leurs personnes : Jacques Caissan nous l'apprend. Et il traite aussi bien de la rage des bêtes que de celle des hommes car « il est bon de sauver la vie aux bêtes utiles à l'homme. »

Pour lui, les signes de la rage sont :

« Rongement de cœur, confusion de jugement : il semble aux malades que toutes les choses qui sont autour de lui tombent, ils ne se peuvent contenir en leur place et se tourmentent diversement, ils sont d'un regard horrible, ils ont les membres tendus, mauvaise respiration, ils ont une grande soif, ne cessent de se plaindre : ce sont les marques du commencement de la maladie. Quand la maladie est fort augmentée, ils deviennent furieux, jettent de l'écu-

me par la bouche, mordent ceux qu'ils approchent, aboient comme chiens, loups, ils grincent des dents, suent par tout le corps et enfin tombent de convulsions, et le pis est qu'étant pressés d'une extrême soif, ils haïssent l'eau plus que la mort et toutes les choses liquides et qui sont propres à boire. Donc par la seule présence d'icelle ils sont tourmentés et agités de telle façon qu'on ne les peut tenir et par ce respect, cette maladie est appelée hydrophobie, crainte de l'eau ou craignant l'eau.

« La rage arrive à toute sorte d'animaux par contagion et morsure ».

Veut-on connaître son traitement des chiens enragés, le voici en entier :

« Il faut soigneusement le visiter par tout le corps, à l'endroit où il est blessé tondre le poil, il faut le séparer et faire bouillir une poignée de fleurs de camomille autant de feuilles de réfort ou de rue et faire boire de la décoction tiède à l'animal blessé une fois seulement et à la dite décoction il faut mêler un peu d'huile et de beurre, et contraindre les animaux par la force à boire cette décoction. Il ne faut pas craindre la morsure car ils ne sont pas encore contagieux à cette époque, mais longtemps après. Sur la plaie, appliquer de l'onguent blanc après lequel il faut avoir un fort fer rouge et l'appliquer sur ledit onguent par toute la plaie, trois matins de suite, et après prendre un bouchon de foin ou de toile neuve fort rude et frotter sur ladite plaie, puis mener à une rivière courante et le laver fort et ferme trois matins de suite, puis lui faire manger de l'onguent et médicament

blanc, puis après trois autres matins prendre du même médicament et le détremper avec eau claire dedans un vase et arroser dudit mélange les viandes desquelles vous nourrirez les animaux mordus. Isoler les animaux enragés.... Si l'un d'eux perd le manger, écume de la bave, yeux rouges flamboyants, le séparer rigoureusement des autres, l'attacher avec une chaîne de fer, et si dans deux ou trois jours ces symptômes sont dus à la rage il mourra, et alors il faudra l'enterrer profondément....

« Pour la rage des hommes, il faut que celui qui les panse leur assure qu'il n'y a aucun danger, ou quand mal il y aurait, il y a des remèdes pour les guérir.... Après l'avoir pansé à la mode que nous disons, s'il y a quelque dévotion proche de la demeure du malade qui puisse remédier à son mal, il faudra lui permettre d'y aller; les saintes reliques lui donneront souvent la guérison....mais ne pas croire à une infinité de superstitions (ne pas passer d'un an dessus une rivière, boire dedans un verre....)

Les hommes qui ont de grandes morsures vivront sobrement et mangeront de bonnes viandes; point d'ognons, aulx, ni porreaux, aucune sorte de légumes, aucune viande cuite à la poêle, aucune épicerie, ni viande épicée, aucune venaison ou viande salée, mais seulement pain de froment, bonne chair de mouton, de chevreau, pigeon, perdrix, poulaille et tout autre qui engendrent un bon sang.

« Pour faire sortir le venin par les blessures il faut
« employer l'onguent blanc; après qu'il est sorti, il est
« utile de purger et de tirer du sang. »

Et Caissan nous apprend qu'il a ainsi guéri plus de trois mille malades !

Revenons maintenant aux chirurgiens barbiers de profession. Nombreux sont encore ceux dont les écrits méritent une mention spéciale. Citons, en première ligne, Jacques Bonhomme dont nous avons déjà bien souvent prononcé le nom.

Jacques Joseph Bonhomme fut surtout un anatomiste et il eut la gloire d'être le premier chirurgien barbier dont le mérite fut reconnu et récompensé par le collègue des docteurs-médecins. C'est pour le remercier de son zèle et de son exactitude à suivre les travaux de l'amphithéâtre et surtout pour rendre hommage à sa capacité et à sa dextérité dans l'art de la dissection, qu'il fut nommé démonstrateur anatomique. Bonhomme, qui avait du reste la mémoire du cœur, leur fut infiniment reconnaissant de cet honneur et c'est pourquoi son premier ouvrage, le *Traité de Céphalotomie* ou description anatomique des parties que la tête renferme, fut dédié à « Messieurs les doyen et docteurs régents en la Faculté de Médecine, dans l'Université d'Avignon ». Ce traité, absolument didactique, nous prouve que Bonhomme savait tirer parti des nombreuses dissections qu'il faisait journellement. Un second ouvrage, dont la valeur scientifique égalait celle du premier, parut ensuite sous le titre de *Traité de l'ostéologie du corps humain*.

Ces ouvrages anatomiques ont à nos yeux un double intérêt : et tout d'abord celui de mettre en lumière le nom de l'un de nos compatriotes et de faire rejaillir ainsi sur notre vieille ville avignonnaise, un peu de

cette gloire qui l'environna durant sa vie entière et le suivit même au-delà du tombeau.

Mais le second mérite, bien plus grand à nos yeux, ressort de la valeur scientifique de ces ouvrages. Il s'en dégage en effet cette conclusion, c'est que les études anatomiques occupaient dans l'Université avignonnaise une place qu'elles n'avaient encore nulle part. Et nous sommes heureux de pouvoir, à cette occasion, ouvrir une parenthèse, afin de montrer combien fut précoce, en terre papale, l'enseignement pratique de cette grande branche des connaissances médicales qui porte nom : anatomie.

Pendant de longues années, les écoles de Paris et de Montpellier, pour obéir à des préjugés séculaires, ne disséquèrent que fort peu. Au XVII^{me} siècle seulement, fut créée la charge de dissecteur ou d'anatomiste royal pour les démonstrations publiques. Et encore les dissections étaient-elles fort rares. Rien n'est plus compréhensible, quand on songe aux difficultés et aux protestations qui s'élevaient de toute part, quand un cadavre devait être porté sur la table d'autopsie. Sous prétexte d'offense aux lois de la pudeur, les corps de femmes ou de filles ne pouvaient être touchés ; pas plus du reste, que ceux des prêtres ou des soldats, par respect pour la soutane ou pour l'uniforme. Les individus nés ou domiciliés dans la ville, ne pouvaient non plus servir aux études anatomiques. C'est pourquoi, étaient-elles si rares. Et c'est en raison de cette rareté, qu'elles constituaient toujours un spectacle fort couru, non seulement des étudiants et des médecins, mais des hommes du monde, des prêtres même, et de tous

ceux enfin qui étaient désireux de s'initier à la connaissance de la structure du corps humain, sans en excepter les femmes qui, paraît-il, en étaient fort friandes. Nous en prenons Molière à témoin, dans cette scène du « Malade imaginaire » où Thomas Diafoirus dit à Angélique, fille d'Argan, en saluant ce dernier :

« Avec la permission aussi de Monsieur, je vous invite à venir voir un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme sur quoi je dois raisonner. »

Et Toinette, la maligne servante, de répondre :

« Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses ; mais donner une dissection est quelque chose de plus galant. »

Eh bien, en pleine terre papale, sous les yeux des représentants directs du souverain pontife, l'anatomie s'épanouissait librement et au grand jour ; cette science, malgré les prescriptions des canons et des conciles, trouva au cœur même des états pontificaux, des conditions favorables de culture et de développement, comme si l'autorité ecclésiastique avait voulu se montrer d'autant plus accommodante vis-à-vis d'elle, qu'elle était mieux à même, le cas échéant, d'en modérer les excès et d'en corriger les abus, et, dès le XVI^{me} siècle, les autopsies étaient pour ainsi dire monnaie courante à Avignon. Suivant les nécessités, aucune classe de la société n'y échappait. C'est ce que prouve cette délibération du bureau de santé de la ville d'Avignon, prise le 26 septembre 1577, à sept heures du matin, à l'effet de faire « ouvrir un jésuite qui était in

agonia ou bien mort » lequel fut reconnu être mort d'une « fièvre continue, corrosive, venimeuse, gradiente et fort contagieuse... » (1).

Nous voilà bien loin de Bonhomme : hâtons-nous de dire qu'il ne se contenta point de faire de l'anatomie. Il passait à juste titre, pour un chirurgien éminent, un opérateur consommé. Ses guérisons, si nous en croyons les manuscrits, furent nombreuses et parfois considérées comme merveilleuses : les écrits du temps en font foi. C'est ainsi que Morand, dans sa collection de plusieurs observations singulières sur les corps étrangers, cite, de Bonhomme, une observation relative à l'extraction d'une navette de tisserand, qu'un homme de soixante ans s'introduisit dans le rectum, garnie d'un crochet portant son fil, dans la vue de faire cesser une constipation opiniâtre : le malade, habilement opéré par notre compatriote, fut guéri vingt jours après.

Il nous suffira de faire l'énumération des titres de Louis François Manne, pour nous donner une idée de la réputation qu'il avait acquise, et des talents qu'on devait lui reconnaître. Chevalier de Saint-Jean de Latran, chirurgien de la princesse de Holstein, du vice-légat et de l'archevêque d'Avignon, pensionnaire juré de cette ville, associé correspondant de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, de la Société royale des sciences de Montpellier, membre de l'Académie des sciences de l'institut de Bologne, il était encore chirurgien du grand hôpital d'Avignon et de celui des

(1) LAVAL. — Ouvrage précité.

Incurables du Pont Saint-Benezet. Homme de bien, dans toute l'acception du mot, savant d'une réelle valeur, pendant que ses talents excitaient chez les premiers chirurgiens de l'Europe des sentiments d'estime et de considération, il ne recueillait dans sa patrie que des critiques amères de la part de ses confrères jaloux. Ces critiques il ne put les supporter, et c'est pourquoi, à la page 10 de son : Observation d'un polype extraordinaire qui occupoit la narine droite, qui bouchoit les deux fentes nazales et qui descendoit par une grosse masse, extirpé à un pastre du Dauphiné, « il donna à entendre qu'il se réservait de manier et de remanier dans un autre temps et un ouvrage plus volumineux, une matière vaste qui, à ce qu'il paraît, est l'importance que mérite d'obtenir l'art opératoire dont la médecine est la sœur jumelle. » Doué d'un caractère actif et indépendant, ne pouvant vivre sous le poids de la calomnie dont il fût l'objet à cause de sa supériorité, Manne retraça avec énergie, dans la même brochure, tout ce que l'esprit de cabale avait suggéré de malice à ses détracteurs qui, ne pouvant l'imiter, avaient pris à tâche de le représenter comme un homme audacieux, téméraire, tandis qu'ils n'auraient dû voir en lui qu'un opérateur guidé par le génie de sa profession et sachant abandonner, quand il le fallait, les voies de la routine et de la prévention, pour trouver des ressources inconnues dans les cas extraordinaires. « Je suis né libre, disait-il encore à la page 9 de la même observation, et ce n'est que dans ces dernières années que je me suis aperçu que ma qualité de chirurgien supposait quasi celle d'esclave.

La servitude ne fut jamais faite pour moi, ni pour mon état, etc... »

Et cette haine, il la devait non pas seulement à ses talents de chirurgien et à son nom, que l'utilité de ses découvertes et le succès de ses opérations faisait citer dans toutes les Universités de l'Europe, mais encore et surtout à ses connaissances médicales très approfondies, à la grandeur d'âme et à l'abnégation qu'il manifesta maintes et maintes fois. N'est-ce pas lui qui, huit jours avant la présentation de son fils à l'agrégation, écrivait, au docteur Athénosy, une lettre très mordante au sujet d'un malade sur l'affection duquel ce médecin avait posé un faux diagnostic. De là, grande fureur d'Athénosy qui s'opposait à l'élection du jeune Manne, comme docteur agrégé. N'est-ce pas lui encore qui se fit bien valoir de ses concitoyens en signalant, le premier, l'existence de la peste dans Avignon, tandis que les autres gens de l'art niaient la présence du fléau ? Et ne devons-nous pas admirer ce Manne qui se « dévoua d'une façon courageuse et efficace durant ces temps de calamité, lui et toute sa famille, son père, son frère le prêtre, et sa jeune épouse que le terrible mal enleva sur le champ d'honneur, à l'âge de dix-neuf ans » ? Ne mérita-t-il pas bien de sa patrie « par son zèle pieux et ses actes de charité, vu que l'hospice des insensés lui devait presque toutes ses nouvelles constructions, et qu'il a contribué par ses libéralités, à réédifier et embellir l'église de St-Genies d'Avignon, qui était sa paroisse » ?

Tout cela ressort des attestations innombrables que l'on trouve dans un vieil in-folio de la bibliothèque de

Carpentras. Elles sont signées par d'illustres personnages de toutes les Cours de l'Europe, preuve bien évidente des multiples et augustes relations que Manne avait su se créer. Ses ennemis eux-mêmes, du reste, rendirent hommage à son grand talent, et le professeur Alphon, bien que brouillé avec Manne, n'hésita pas, après la guérison du pâtre dont nous avons cité l'observation, à donner une attestation des plus élogieuses du succès obtenu parce que, disait-il : « *Etiam in hoste laudanda virtus !* »

Plus tard aussi, quand il publia en chirurgie l'observation d'une « playe à la tête, avec fracas et une pièce d'os implantée dans le cerveau pendant un mois sans aucun symptôme, accompagnée d'une dissertation au sujet des playes de la tête avec fracture et de plusieurs autres observations dans ce genre, suivies de lettres de sçavants qui ont été consultez à ce sujet par l'auteur » les lettres de félicitations ne lui furent pas ménagées ; et elles étaient signées par Chicoyneau, chancelier de l'Université de Montpellier, par Parrely, doyen de l'Université avignonnaise, par Brun, Gastaldy, docteurs agrégés, etc. (1).

Pour nous conformer à la vérité, disons que cette observation fut très contestée. Il existe même une lettre d'Allemand Trémond « en réponse à celle d'un ami au sujet d'un livre donné au public par M. Manne sur une observation de chirurgie concernant une playe à la tête avec fracas, etc. . . »

Cet Allemand Trémond était chirurgien-major du

(1) LAVAL.

grand hôpital d'Avignon. Il essaya de démontrer que cette observation, dans sa substance, n'appartenait pas à Manne, bien qu'elle ait paru sous son nom, et que c'était à tort qu'il s'en était déclaré l'auteur : qu'au reste, elle n'était ni aussi curieuse, ni aussi nouvelle qu'il le prétendait.

Manne se couvrit encore de gloire en publiant l'observation d'une plaie de la tête qu'il avait observée sur un nommé Gabriel Plendoux, de Malaucène, à l'hôpital d'Avignon. Elle fut dédiée aux consuls et assesseurs de la ville d'Avignon, puis lue avec applaudissements dans la Société royale des sciences de Montpellier et dans celle de Paris. Le *Journal des Savants* en donna un extrait avec éloges dans son numéro d'octobre 1729 et Morand et Petit, qui tenaient alors le sceptre de la chirurgie, écrivirent spécialement à Manne pour le féliciter de son nouveau travail. Manne prouvait dans cette longue observation que le danger et les accidents des plaies de la tête avec fracture n'étaient causés que par l'épanchement et la commotion et il affirmait que « ces solutions de continuité avec épanchement, commotion et lésion des parties internes étaient de très graves maladies à Avignon comme partout ailleurs ».

Ses œuvres ne se bornèrent pas là : citons encore l'observation « au sujet d'une masse skirreuse qui occupait la principale partie de la fesse gauche, le sphincter de l'anus, le boyau rectum et le périnée, compliquée de huit fistules, dont trois perçaient l'intestin, » et « l'observation apologétique de chirurgie au sujet d'une maladie des os du crâne avec carie... » et encore

« l'observation de chirurgie au sujet d'un polipe extraordinaire qui occupait la narine gauche, la fente nazale, qui descendait dans la gorge par une grosse masse, avec deux planches gravées représentant le polipe extirpé, dédiée à la princesse de Holstein ». Puis une série d'observations sur des cancers et des polypes utérins, etc., etc. (1).

Il faudrait reproduire en entier ces multiples observations pour se rendre compte de la somme de travail que dut dépenser Manne, pour se rendre compte surtout de leur réelle valeur. Les procédés opératoires dont il parle, la préparation du malade, les soins post opératoires, tout y est indiqué avec un soin jaloux. Manne ne fut pas seulement un opérateur, il fut aussi un innovateur : les titres seuls de ses ouvrages en disent plus long que tous les commentaires. Son nom, placé à côté de ceux des Morand et des Petit, occupe dans l'histoire de la chirurgie une place que les années n'ont pas encore effacée, et nous sommes heureux de rendre à la mémoire de cet illustre devancier, un public hommage d'admiration et de respect.

Il est encore un nom que nous ne pouvons laisser dans l'ombre, c'est celui d'Esprit Claude François Calvet qui, né à Avignon, en 1728, fut docteur en médecine en 1745, puis agrégé, chargé successivement pendant dix-sept années de l'enseignement de l'anatomie, de la physiologie, de la thérapeutique et de la pathologie à la Faculté de Médecine. Ses leçons y

(1) LAVAL et BARJAVEL,

eurent un si grand succès que non seulement elles étaient suivies par un grand nombre d'élèves et de savants étrangers, mais que même plusieurs étudiants quittèrent Montpellier pour venir les écouter. Son cours de physiologie était particulièrement goûté et cela « pour la méthode qu'il avait adoptée de faire précéder chacune des leçons, de l'anatomie comparée des animaux et de l'analyse de leurs fonctions (1) ».

Presque tous ses écrits sont en latin et en un latin très pur. Il le parlait du reste avec beaucoup de facilité et se plaignait souvent à ses élèves de voir le peu de cas que faisaient de cette belle langue les nouvelles générations.

Nous pouvons citer de lui plusieurs oraisons funèbres de médecins célèbres « *Laudatio funebris D. Jos. Gasp. Gauthier facult. med. doctor. aggr.* » *Laudatio funebris D. J. B. Jos. Gastaldy* ; plusieurs discours sur la réception de plusieurs docteurs tels que Longchamp, Vicary, Pancin, Belharrie, Voulonne, « *Gratulatio ad D. J. B. Jos. Gastaldy pro sua in doctorum collegium cooptatione...* Mais ce qui nous intéresse le plus ce sont divers écrits qu'il composa sur la médecine, les connaissances que doit posséder le médecin, sur les Charlatans, les Empiriques, le parallèle entre les anciens et les modernes, l'insuffisance de l'uroscopie dans les maladies, l'allaitement maternel, plusieurs sujets de physiologie et de pathologie, quelques opuscules également sur le formulaire pharma-

(1) Laval. — Cartulaire de l'Université, 1303-1791. — SEGUIN Avignon.

ceutique employé à l'hôpital d'Avignon, sur l'arthritisme, les hémorragies internes, la sécrétion de la lymphe, sa nature et ses usages, sur les fièvres intermittentes, le fluide nerveux, l'action musculaire en général, la circulation du sang et le mécanisme de la respiration en général, etc, etc.

On voit par là, combien vaste était le champ de ses connaissances : et il n'était pas seul à jeter à Avignon un vif éclat. Presqu'en même temps que lui, Brunel par ses « *Réflexions critiques sur la théorie des fistules à l'anus pour servir à la cure de ces maladies par des procédés plus assurés et moins douloureux* » mettait en circulation une méthode à laquelle les modernes n'ont rien ajouté. Il donnait en effet le précepte de comprendre l'orifice interne de la fistule dans l'incision de l'intestin ou dans l'anse de la ligature. De son côté, François Bonnet Agricole Clément publiait ses « *Considérations sur les blessures des artères en général et des maladies qui en sont les suites, avec une observation sur un anévrysme de l'artère crurale guéri par l'opération* ». Ce travail renfermait une observation neuve alors pour le pays, relative à un cas d'anévrysme faux consécutif dans lequel M. Clément avait incisé lui-même la poche anévrysmale et fait la ligature de l'artère. Le malade était sorti guéri cinquante sept jours après.

L'ophtalmologie, grâce à l'un de nos compatriotes fit aussi, pendant ce siècle, des progrès immenses. En effet, fils et petit-fils de maîtres chirurgiens, Pierre François Bénézet Pamard attacha son nom à l'histoire de la cataracte, de même que Manne avait attaché le

sien à l'opération des polypes naso-pharyngiens et que Brunel dut une partie de sa gloire à la mise en vogue de sa nouvelle méthode opératoire des fistules à l'anus.

« Placé de bonne heure à l'hôpital d'Avignon, envoyé ensuite à Montpellier, à Paris, partout il se livra à son penchant pour l'étude. Si son travail fut soutenu, ses progrès furent rapides : il conçut pour l'anatomie un goût particulier. Il sentit d'abord combien il est important de connaître avec exactitude l'organisation du corps humain quand on se destine à remédier aux dérangements dont il est susceptible. » (Eloge de M. Pamard par Jean-Baptiste-Antoine-Bénézet Pamard.)

Une simple énumération de ses œuvres ophtalmologiques nous en dira plus long que tous les commentaires, le cadre de ce travail étant du reste trop étroit pour y faire entrer une analyse complète de chacune de ses œuvres. Nous croyons devoir la donner complète parce qu'elle est fort instructive : la voici telle que nous l'expose M. Pansier dans son ouvrage sur l'œuvre de Pierre Pamard :

« 1. Mémoire sur l'opération de la cataracte par extraction où l'on propose des instruments pour la rendre plus sûre.

2° Deuxième mémoire sur la cataracte : Réponse aux objections faites par l'Académie et observations à l'appui.

3° Dissertation sur la cataracte et sur les différents moyens de faire l'opération qui convient à cette maladie.

4° Observations sur l'extraction des cataractes secondaires membraneuses.

5° Réflexions sur l'opération de la cataracte.

6° Lettre à MM. les auteurs du *Journal de Médecine*.

7° Observation sur la première opération de cataracte faite par l'incision de la partie supérieure de la cornée le 17 août 1784.

8° Observation sur une nouvelle méthode d'opérer la cataracte par extraction, dite par haut appareil.

9° Réflexions sur la cataracte (Extrait du 5^{me} cahier du manuscrit intitulé : Dissertation physico-anatomique, physiologique et pathologique).

10° Réflexions sur la goutte, la pierre et la cataracte.

11° Traité de la cataracte (inachevé).

12° Sur un strabisme connivent accompagné d'affaïssement de la paupière supérieure de l'œil droit.

13° Différents succès à l'usage des humectants : Réponse à la lettre de M. Paris, à propos de la guérison d'un cas de strabisme connivent.

14° Dissertation sur le strabisme, les différentes causes qui le produisent et sur les remèdes qui conviennent à cette maladie.

15° Observation sur une blessure de la cornée transparente et d'une pincette propre à fixer l'œil.

16° Sonde à ressort pour le séton de la fistule lacrymale.

17° Observation sur l'extraction d'une canule d'or, placée à demeure dans le conduit nasal, retirée après dix ans par la bouche.

18° Observation sur la promptitude des effets du

mercure administré en frictions, pour calmer les accidents affreux survenus à l'occasion de l'extirpation d'un staphylome de la cornée transparente. »

Deux de ces observations vont nous arrêter un instant parce qu'elles amenèrent une sorte de révolution dans le manuel opératoire de la cataracte : ce sont la première et la septième.

Jusqu'à Pamard le malade avait été opéré assis et avec des instruments assez primitifs. La fixation de l'œil ne s'obtenait que par la compression digitale du globe. Pamard commença par faire coucher ses malades avant de les opérer. Puis remarquant qu'avec les couteaux trop étroits de La Faye et de Poyer dont on se servait alors, on était exposé à blesser l'iris, il s'en fit construire un beaucoup plus large. Ce n'était pas tout. La compression digitale de l'œil exposait à de graves dangers : issue abondante d'humeur aqueuse, hernie de l'iris, blessure des diverses parties du globe, etc, etc. Pamard s'en rendit particulièrement compte à la suite d'une opération très laborieuse dans laquelle il lui fut permis de constater que cette compression, tout en compromettant gravement le succès de l'opération, n'était qu'illusoire, puisqu'elle ne donnait qu'une immobilité très relative. Du reste donnons-lui la parole :

« Mes réflexions sur le mouvement de l'œil dans cette opération me firent juger que le seul moyen de tenir les yeux fixes à l'avenir, était de piquer le globe des deux côtés opposés : par là, l'œil, ne pouvant pas fuir les instruments, serait obligé, pour ainsi dire machinalement, de rester à la même place : il ne

s'agissait plus que d'imaginer un instrument propre à cet effet : j'en fis exécuter un sous les proportions suivantes :

« C'est une petite verge d'acier de deux tiers de ligne de diamètre, de deux pouces de longueur, aplatie sur le bout, terminée par une pointe d'une ligne et demie de longueur, dont la base a demi-ligne de large : aux côtés de la base sont deux petits boutons arrondis qui servent d'arrêt : à quatre lignes de la pointe est une douce courbure : l'instrument se redresse ensuite pour s'engager dans un manche de trois pouces de longueur : pour abrégér, dorénavant j'appellerai cet instrument, le trèfle. »

Ces instruments furent universellement appréciés et le meilleur éloge que l'on puisse en faire, c'est de constater avec M. Pansier « qu'il nous paraîtrait difficile de nous servir par exemple de l'instrument bizarre de Guérin, tandis qu'il ne nous répugnerait nullement d'opérer une cataracte avec les instruments qu'employait Pamard. »

Dans la septième observation; ce ne sont plus les instruments qui furent modifiés, c'est le procédé opératoire. Voyez quelle joie lui donna cette heureuse modification.

« Le 13 août 1784, j'accommodais mes instruments pour opérer un pauvre homme de la cataracte, à l'Hôtel-Dieu; en essayant mes instruments sur le calepin je me dis : quel inconvénient y aurait-il de faire l'incision de la cornée par la partie supérieure ? Je saisis ce trait de lumière et je me dis : l'opération

est la même. Rien n'égala la satisfaction que j'avais dans l'âme, à mon arrivée à l'Hôtel-Dieu. »

En vain, lui objecta-t-on que la section de la cornée faite dans la partie supérieure, l'exposait au renversement du lambeau ; il répondit qu'au contraire, la paupière supérieure, par sa douce pression, assurerait mieux la juxtaposition des lèvres de la plaie et faciliterait la cicatrisation. Les faits lui donnèrent du reste parfaitement raison.

N'est-ce pas lui aussi qui pratiqua l'extirpation de la cataracte secondaire bien avant Janin et Pellier de Quengsy ?

Mais Pamard ne s'occupa pas seulement d'oculistique ; il pratiquait aussi, avec un égal succès, la chirurgie et ses opérations, dont le succès fut réellement merveilleux, le firent parfois considérer comme un « faiseur de miracles ». Ici encore, nous ne pouvons que citer les principales observations que l'on trouve dans ses manuscrits ; leur analyse détaillée demanderait trop de place et s'écarterait un peu du plan général que nous nous sommes imposé.

Voici donc quelques-unes de ces observations :

« Observation sur l'usage d'une sonde crénelée, employée pour suppléer au cathéter ordinaire dans une opération de la pierre.

Observation sur une opération de la pierre dont les suites furent accompagnées de plusieurs symptômes spasmodiques occasionnés par l'acrimonie de la bile arrêtées où l'on verra que les accidents les plus graves se terminèrent par un dépôt.

Observation singulière sur trois opérations de la

pierre faites sur le même sujet : la première, par la méthode qu'on appelle le grand appareil ; la seconde, par le petit appareil ; et la troisième, par l'appareil latéral.

Observation sur une leuophlegmatie urineuse causée en premier lieu par la présence d'une pierre dans la vessie, guérie par l'opération, et en second lieu par la crispation des filières sécrétoires des reins, guérie par les humectants.

Observation sur les moyens d'arrêter l'hémorragie des artères et des veines ranines qu'on aurait ouvertes soit en coupant le filet, ou dans d'autres opérations, comme en ouvrant des abcès, des grenouillettes, ou en incisant pour extraire des pierres qui se forment quelquefois sous la langue. †

Observation de chirurgie au sujet d'un polipe considérable qui occupait la narine gauche et qui pendait dans la bouche.

Observation sur une rétention d'urine à laquelle on remédia par la ponction faite à la vessie par le fonde-ment.

Nouvelle méthode sur l'extirpation des loupes.

Nouvelle méthode d'extirper des loupes dans laquelle on donne les moyens de conserver exactement ce qu'il faut de la peau pour recouvrir la playe après l'opération, et observations relatives à cet objet.

Observation sur une tumeur à la racine de l'index droit.

Observation sur les effets singuliers d'une petite tumeur cutanée survenue à la partie latérale externe de la jambe gauche, à l'occasion d'un effort violent.

Observation sur l'extirpation d'un cancer occupant tout le sein droit, faite à M^{me} Moral, à Montélimart.

Histoire d'une hermaphrodite singulière, démontrée à l'Académie royale de chirurgie par M..., aide-major à l'Hôtel-Dieu de Paris, et élève de M. Verdier, au mois de juillet 1754. »

Il avait également commencé la composition d'un grand traité intitulé : Dissertation physico-anatomique, physiologique et pathologique sur l'épiderme et ses usages, mais il ne put l'achever. Nous lui devons aussi un volumineux mémoire sur la désarticulation de la hanche.

Comme nous le prouve cette longue énumération, Pierre Pamard cultiva toutes les branches de la chirurgie, et il excella pareillement dans toutes.

Mais s'il opérât beaucoup, il était fort consciencieux, et pour rien au monde il n'aurait opéré un malade dont la préparation ne fût pas complète, « les préparations préliminaires, disait-il, sont la clef du succès ». Cette préparation, qui doit être faite de longs mois à l'avance, ce sont les humectants, l'eau de poulet, les bains... Voyez l'abbé de Joubert :

« L'ayant interrogé je vis qu'il n'était pas encore assez humecté pour être opéré; il n'avait pas le ventre libre ni la peau moite pendant la nuit, et c'étaient là mes conditions sine qua non. Il consentit en murmurant à se mettre à l'eau de poulet, aux bains et aux lavements. Au dixième jour, ayant passé la nuit la plus tranquille, étant entré dans son bain, il voulut rendre un vent, mais ce fut un torrent de bile qui le

mit dans le plus grand calme : je l'opéray le lendemain et l'opération fut des plus heureuses. »

Nous n'en finirions pas si nous voulions entreprendre ici l'éloge de la carrière de cet illustre aïeul de l'un de nos maîtres les plus chers en même temps que les plus respectés. Qu'il nous soit permis seulement de citer, en terminant les pages que nous avons consacrées à sa mémoire, quelques lignes de l'éloge que prononça son fils à la séance publique de l'Athénée de Vaucluse, le 5 vendémiaire an XI.

« La reconnaissance et de nouveaux succès étendirent beaucoup sa réputation : elle pénétra chez les étrangers et on les vit venir en foule pour le consulter sur des maux qui avaient résisté à l'habileté même. On l'appeloit auprès de ceux que les maladies graves retenoient chez eux, et c'eût été en quelque sorte une tache pour une famille que d'avoir laissé mourir un malade intéressant sans l'avoir fait visiter par lui. Lyon, Grenoble, Genève, Toulouse, Montpellier, Nîmes, Marseille et beaucoup d'autres villes grandes et petites furent le théâtre de sa gloire et du bonheur qui l'accompagnoit partout. . . . A peine étions-nous arrivés, qu'on eut dit que toute la ville en étoit instruite. On accouroit, on s'empressoit autour de nous. C'étoit un combat bien fait pour nous flatter, entre ceux que le besoin, la confiance, l'amitié, la reconnaissance ou la simple curiosité attiroient sur nos pas. »

« C'étoit bien un autre mouvement autour de la maison dont le chef venoit d'être rendu à la vie. Chacun vouloit voir cet homme qui guérissoit les pierreux, éclairoit les aveugles, redressoit les boiteux, qui obte-

noit en un mot de son art, les prodiges de la religion : un concert de bénédictions et de louanges se répandait dans tous les quartiers. . . . Tous se croyoient guéris ou sur le point de l'être dès qu'il avoit parlé. . . . etc. »

Nous serions incomplet, si nous passions sous silence le rôle des chirurgiens en obstétrique. Nous savons qu'ils furent chargés vers le seizième siècle, de l'instruction des sages-femmes. Quelques-uns d'entre eux se spécialisèrent dans cette partie de l'art et acquirent comme accoucheurs une grande réputation. De ce nombre était Pierre Fabre maître en chirurgie, correspondant de l'Académie de Chirurgie. Après avoir publié un « Précis de la Chirurgie pratique où l'on donne
« d'après les plus grands maîtres la plus sûre méthode
« d'opérer avec des observations et réflexions sur la
« conduite que les praticiens doivent suivre dans les
« maladies les plus importantes » et un autre traité
« d'observations de chirurgie qui conduit un praticien
« en certains cas par des moyens nouveaux dans l'art
« d'opérer et de panser méthodiquement les plaies et
« les ulcères... » après cette publication, disons-nous, il consacra tout particulièrement son temps et ses travaux, aux soins et aux préceptes pour les femmes en couches, les accouchements et les suites de couches. Nous allons consacrer quelques lignes à son œuvre parce qu'elle est assez originale et que nous avons, jusqu'ici, peu parlé d'obstétrique. Et pour ce faire, parcourons l'observation qu'il publia sur « un accouchement naturel dans lequel imprudemment et contre
« toutes les indications l'on a employé le Forceps et le
« Crochet. »

Il nous apprend tout d'abord, qu'appelé auprès d'une femme en couches, il reconnut, après examen, que l'enfant se présentait par le sommet, que tout semblait devoir bien se passer, mais que l'accouchement n'aurait probablement pas lieu avant deux ou trois jours. S'étant absenté quelques heures le lendemain, et la parturiente ayant éprouvé quelques douleurs dans le bas ventre, un autre accoucheur, qu'il ne veut pas nous nommer, fut appelé en son absence.

« On me dénomma, dit-il, on dit même que j'avois assuré que l'accouchement étoit naturel, que l'enfant venoit bien et se présentoit par la tête et que le moment de délivrer la malade n'étoit point encore arrivé... »

Malgré cela, et après un examen très sommaire, l'accoucheur en question déclara du ton le plus affirmatif que :

« l'enfant ne se présentoit pas par la tête, qu'il venoit replié sur lui même et qu'on ne pouvoit trop se hâter d'accoucher cette femme... »

Et aussitôt dit, aussitôt fait; il prend ses fers, son crochet, introduit ses instruments, tireille en tous sens et ne ramène rien, il abandonne alors la femme, attend le retour de Fabre, revient avec lui auprès de la patiente et, à la grande stupéfaction de son confrère, recommence la même manœuvre que la veille, manœuvre qui fut du reste couronnée d'un égal insuccès. Découragé, humilié, il tend ses instruments à Fabre qui les repousse avec indignation, maintenant avec force sa première affirmation, à savoir, que l'enfant se présentait normalement, que la seule nature devait se charger

de tout. Et en effet la femme accoucha seule, mais « d'un enfant mort qui avait le visage tout meurtri et « la machoire supérieure du côté droit entièrement « emportée. »

Et voyez comme le rôle prépondérant du médecin apparait partout :

« Je ne quittai la malade que vers les cinq heures du matin et après la visite du médecin qui lui prescrivit les remèdes convenables. »

Fabre tire de ce fait deux conclusions pratiques :

« Ce fait nous conduit à deux réflexions bien simples mais dont l'application est très essentielle en pratique. La première que la nature est en général plus habile que l'art : que c'est avec elle qu'il faut agir, qu'il est très dangereux et presque toujours inutile de lutter contre elle : que la devancer par trop de précipitation ou la dédaigner par trop de lenteur sont deux extrêmes qu'il faut également éviter : que le bon accoucheur ne tombe jamais dans aucun de ces excès, mais qu'il marche toujours avec elle et pour elle.

« La seconde c'est qu'on ne doit employer les instruments qu'à la dernière extrémité, leur dureté produit des contusions, opère des meurtrissures souvent dangereuses, toujours longues à guérir, mais parmi ces instruments, le crochet est le plus périlleux de tous. »

Se sentant attaqué, bien qu'il ne fût pas nommé, Brunel qui était l'accoucheur auquel étaient arrivées toutes ces infortunes, lança un libelle intitulé « Observation d'un accouchement qu'on a cru naturel » dans lequel il s'efforça de démontrer que Fabre s'était

grossièrement trompé. La réponse ne se fit pas attendre. Dans une « Réplique » qui, se trouve aujourd'hui au Muséum Calvet d'Avignon, Fabre, s'appuyant sur les préceptes de Levret, réfuta un à un les arguments de son confrère. Bien plus, il lui prouva, par des témoignages dont on ne pouvait suspecter la bonne foi, qu'il en avait menti et que sa conduite dans toute cette triste affaire avait été non seulement celle d'un ignorant, mais encore et surtout celle d'un homme absolument déloyal. Le principal de ses témoignages était le certificat d'un chirurgien dont la probité ne pouvait se comparer qu'à ses talents : « Je soussigné, maître en Arts et en Chirurgie, Chirurgien Major des Hôpitaux, pensionnaire de cette ville d'Avignon et correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie, ayant été prié par M. Fabre, maître en Chirurgie mon confrère, d'examiner le cadavre d'une petite fille de naissance, certifie avoir trouvé une lividité grangréneuse à la face, occasionnée, sans doute, par les efforts redoublés des instruments qu'on a employés pour extraire l'enfant. Les crochets dont on s'est servi, ont porté sur la face : la mâchoire a été cassée et la joue déchirée. Ce qui prouve évidemment que l'enfant se présentait par la tête et non par les fesses, comme on a voulu l'insinuer dans le public, contre la vérité et au détriment de la réputation de M. Fabre dont le pronostic méritoit l'attention.

« A Avignon ce 26 septembre 1770.

Pamard fils, chirurgien. »

Nous avons encore de Fabre un Avis aux femmes

en couches pour éviter les ravages du lait et pour recouvrer une prompte santé. Il conseille aux femmes de nourrir leurs enfants pour éviter les accidents du lait :

« C'est un usage meurtrier, dit-il, et entièrement opposé aux lois de la nature parmi les femmes de tout état, de ne pas nourrir leurs enfants : si elles voyoient où celà les conduit et si elles s'en formoient un tableau, je suis sur qu'elles ne penseroient plus de même : mais sans aucune raison, que celle de se soustraire aux devoirs de mère, elles aiment mieux s'exposer à perdre la vie, que de sacrifier quelques moments de repos pour allaiter leurs enfants. »

Ces sages conseils étoient suivis d'une « méthode pour inoculer la petite vérole ».

« Entre les moyens, dit-il, on a employé avec un égal succès les vésicatoires et l'incision : ce dernier moyen a eu la préférence, non seulement parce qu'il est le plus simple, mais parceque l'ulcère qui en résulte est plus petit et de plus facile guérison...

« Il y a trois choses à observer pour pratiquer l'inoculation de la petite vérole avec succès : la première consiste à se procurer un pus louable et de bonne qualité ; la seconde la manière de l'introduire, et la troisième au traitement qu'on doit suivre... (1) »

Il est un dernier chirurgien sur lequel nous voulons attirer une attention toute particulière, parce qu'il partagea sa vie et son enseignement en deux moi-

(1) FABRE H. — Avis aux femmes en couches. — Tournel, imprimeur, Avignon, MDCCCXIII.

tiés, consacrées, la première à l'Université de Lyon, la seconde à celle d'Avignon. Il s'appelait Jean-François Faure, était né à Avignon le 26 Janvier 1701, avait commencé, dès l'âge de seize ans, son apprentissage chez un maître chirurgien de la ville, l'avait continué chez un maître chirurgien en chef de l'Hôtel Dieu de Nîmes et avait enfin suivi, à Montpellier, les démonstrations anatomiques du célèbre Soulier. L'éclat que jetait alors la Faculté de Médecine de Lyon et la renommée de ses hôpitaux le séduisirent. Aussi, le trouvons-nous, en 1725, dans cette ville qui le compte au nombre de ses maîtres en chirurgie quelques années plus tard, en 1733. Il tint alors, dans sa propre maison, une école de jeunes élèves en chirurgie et c'est là qu'il publia son « Mémoire sur les Tumeurs sublingales ». Ces tumeurs consistaient, d'après lui, en « adhérences exagérées de la langue au plafond de la bouche, se présentant sous la forme soit de brides plus ou moins développées, soit même d'un véritable bourrelet charnu, quelquefois si volumineux qu'on pouvait le prendre pour une seconde langue. »

Faure comprit que, pour rendre la liberté à l'organe, il fallait inciser le bourrelet. C'est ce qu'il fit; mais ayant eu, dans une première opération, une hémorragie qu'il dût arrêter avec un morceau d'amadou qu'il fallut contenir pendant plus d'une heure avec les doigts, il prit le parti, dans une seconde opération :

« de couper cette espèce de double langue par portions : ce qu'il fit en quatre ou cinq séances et en dix jours de temps, pendant lesquels l'enfant fut nourri avec du lait de vache qu'on faisait couler dans son gosier ».

Il se servait, pour l'incision, de ciseaux boutonnés à lames plates bien tranchantes. La salive de l'enfant et le lait dont on le nourrissait tenaient lieu de topique.

Les observations, toutes nouvelles alors, de ces tumeurs et de leur traitement, furent publiées dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie et valurent à son auteur le titre de correspondant de l'Académie.

Tout en travaillant et en observant, il se faisait recevoir docteur de l'Université de Valence, et remportait, quelques années plus tard, le prix proposé par l'Académie de Chirurgie, sur le « Caractère des Tumeurs scrofuleuses, leurs espèces, leurs signes, leur cure ».

Cette question ayant alors passionné le monde médical et se trouvant actuellement encore à l'ordre du jour, puisqu'hélas ! la race des scrofuleux ne paraît pas devoir s'éteindre de sitôt, nous allons donner un rapide aperçu des idées de Faure, car elles sont sur beaucoup de points entièrement conformes à celles des modernes.

Pour lui, les tumeurs scrofuleuses sont peu douloureuses. Et cette indolence vient de ce que « le suc qui forme le fond des écrouelles n'a de sa nature aucun mauvais caractère et ne contient aucun principe capable de causer lacération ou picotement aux nerfs ». Il ne croit ni à l'hérédité ni à la contagion de la scrofule, puisqu'elle n'apparaît généralement que vers la quatre ou cinquième année et que tous les enfants d'une même famille n'en sont pas nécessairement atteints. Pas de relations entre la scrofule et la

syphilis, mais transformation possible des écouelles en squirre, « squirre et écouelles n'étant que les formes différentes d'un même principe ».

Il pense que les scrofuleux guérissent aisément des opérations de chirurgie « ce qui tiendrait à l'abondance du suc nourricier qui est en eux et facilite grandement la réparation... »

Comme prophylaxie, ses idées sont les nôtres : hygiène, salubrité, bon régime, voilà ce qu'il conseille aux scrofuleux.

Mais le climat humide de Lyon ne convenait pas à notre compatriote. Il se souvint un jour, en regardant mélancoliquement le Rhône, rouler ses eaux vers les pays du soleil, qu'il était là-bas, dans le Comtat, une ville qui l'avait vu naître et qui serait heureuse de lui ouvrir ses portes. Et c'est ainsi qu'il partit, heureux de retrouver son pays, son soleil et son mistral.

Mais il ne connaissait pas l'oisiveté. A peine arrivé, il se met à l'œuvre et compose son « Mémoire sur la thérapeutique des plaies ». Ce travail fit une grande impression sur la commission de l'Académie qui déclara que c'était là l'ouvrage « d'un praticien instruit et d'un homme de génie ». On décida à l'unanimité que ce mémoire serait présenté au roi, serait imprimé et son auteur fut nommé associé de l'Académie de Chirurgie.

C'est, qu'en effet, bien nouvelles étaient les théories exposées par Faure. Rompant radicalement avec la pratique ancienne (cataplasmes, emplâtres compliqués), il ne recommandait plus que l'application de la chaleur sous ses formes diverses : « charpie trempée

dans l'eau chaude, cautérisation avec le feu potentiel, la pierre infernale, le beurre d'antimoine, le feu naturel lui-même, et la chaleur portée au plus haut degré pour le traitement des affections externes ».

Il appliqua d'abord son système à de toutes petites plaies qu'il guérit en approchant simplement la flamme d'une bougie ou d'une lampe. Mais observant « que la lumière fatiguait la vue et que la direction de la flamme allait de bas en haut, plutôt que de côté... »

Il adopta le charbon et, en praticien des plus consciencieux, en fit, le premier, l'expérience sur lui-même dans le traitement d'une plaie contuse qu'il avait au pouce de la main droite.

Deux cures merveilleuses dans le traitement d'un panaris de la gaine et d'un ulcère du pied, l'engagèrent à continuer l'application de sa méthode qu'il nomma « Exercice du Charbon » et qui consistait « à approcher et à éloigner successivement le corps incandescent de la partie malade, afin de le soumettre à la chaleur la plus forte possible, sans aller toutefois jusqu'à la brûlure ».

Et si le feu a une action aussi efficace, c'est qu'il « réalise ces trois conditions nécessaires pour la guérison des ulcères : il en vivifie les bords, il en déterge le fond et en dégage les parties adjacentes...

« L'inflammation est caractérisée par le gonflement, la chaleur, la rougeur et la douleur, mais la chaleur est véritablement le seul symptôme ou principe actif et bienfaisant, auquel les autres sont subordonnés. Puis la méthode de la chaleur est économique ; on peut l'employer dans tous les lieux, la répéter fréquemment :

on fait une économie d'emplâtres, de vêtements, de linges..., elle peut se réduire à l'insolation dans les pays méridoniaux. »

Cette thérapeutique, nous l'avons déjà dit, eut un succès retentissant, et cela grâce à sa nouveauté, mais aussi et surtout à son efficacité. Nous pouvons la considérer, en somme, comme le prélude de l'antisepsie moderne et nous sommes heureux et fier de constater qu'elle fut répandue et vulgarisée par un homme dont deux villes, qui nous sont également chères, se disputent l'honneur d'avoir formé l'instruction médico-chirurgicale : Lyon et Avignon.

Comme nous l'avons fait entrevoir dans notre introduction, ce n'est pas un sujet de médecine ou de chirurgie que nous avons voulu développer, c'est une simple page d'histoire que nous avons essayé de mettre en relief. Les chirurgiens occupent à l'heure actuelle un des premiers rangs de la société. Mais cette place au sommet de l'échelle sociale fut longue à conquérir et les premiers échelons bien durs à gravir. Il fallut lutter d'arrache-pied pour acquérir une indépendance qui nous paraît si naturelle aujourd'hui. C'est cette lutte que nous avons voulu faire revivre. Et, pour ce, nous nous sommes transportés en pleine histoire du Comtat Venaissin, cette terre si fertile en événements politiques de toutes sortes, si fertile en hommes de valeur, en savants illustres. Nous avons vu les chirurgiens, les « barbitonsores » d'alors, quitter le rasoir pour le bistouri, le fer à friser pour la lancette. Fidèles serviteurs de leurs seigneurs et maîtres les médecins, ils entrèrent peu à peu en lutte avec eux. Battus devant les cours de justice ils ne se découragèrent pas, luttèrent toujours et quand même, perdant avec leurs procès toutes leurs modestes ressources, mais continuant à travailler avec la même ardeur et se créant, avec leurs succès opératoires, de puissantes protections. Et ainsi, peu à peu, se souvenant de l'antique adage « Labor improbus omnia vincit » ils forcèrent l'admiration de leurs adversaires

eux-mêmes. Modifiant alors leurs statuts, secouant un joug de plusieurs siècles, ils se placèrent enfin sur le même rang que les médecins, leurs redoutables maîtres de la veille.

Origines, luttes et travaux de nos ancêtres, tels sont les points d'histoire que nous avons essayé de retracer. C'est un pieux hommage de respect et de reconnaissance dédié à la mémoire de ceux qui luttèrent pendant plus de quatre siècles, pour la conquête de leur indépendance et de leur liberté.

Et maintenant, au moment de clore ce modeste travail, saluons une dernière fois cette grande et vieille Université du Comtat Venaissin, berceau de tant de noms illustres, de tant d'intelligences d'élite. Foyer de culture intellectuelle, centre scientifique des plus renommés, elle tomba sous les coups de la Révolution, comme tombèrent alors, sous les coups répétés de la guillotine, tant de têtes de nobles gentilshommes.

Mais en sombrant elle ne mourut pas tout entière : la semence qu'elle avait jetée en terre avignonnaise devait germer bien en deçà de ses limites naturelles. Unie à Avignon par son grand et beau fleuve du Rhône, Lyon, l'antique rivale de l'Université des papes, ne devait pas laisser perdre de pareils fruits. Et de même qu'autrefois, attirés par l'éclat de la Cour pontificale les « escholiers » de la région lyonnaise étaient venus suivre les « Maîtres Agrégés » de la Faculté de Médecine avignonnaise, de même aujourd'hui, les étudiants des pays ensoleillés du Midi de la France, séduits par la célébrité de l'Université de Lyon, accourent chaque

année plus nombreux et plus assidus, se presser autour de ses chaires professorales. Et c'est ainsi que la plupart des Maîtres que nous avons été heureux de saluer au début de ce travail, confondant dans un même lien d'affection, la cité qui les compte aujourd'hui, au nombre de ses meilleurs praticiens, et celle qui, autrefois, leur ouvrit ses portes comme simples étudiants, se font un honneur d'inscrire à côté de leur titre de Médecins ou de Chirurgiens des Hôpitaux d'Avignon, ceux non moins enviés, d'anciens élèves de l'Université Lyonnaise et d'anciens internes des Hôpitaux de Lyon.

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
FLORENCE.

Vu :

LE DOYEN,
LORTET.

Vu et permis d'imprimer :

Lyon le 21 novembre 1904.

LE RECTEUR,
Président du Conseil de l'Université.
G. COMPAYRÉ.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- D^r LAVAL. — Histoire de la Faculté de médecine d'Avignon. — Ses origines, son organisation et son enseignement. Avignon. Seguin frères, 1889.
- D^r LAVAL. — Cartulaire de l'Université d'Avignon (1303-1791). Avignon. Seguin frères.
- D^r A. PAMARD et D^r PANSIER. — Les œuvres de Pierre-François-Bénézet Pamard, chirurgien et oculiste, Paris, Masson et C^{ie}, 1900.
- G. BAYLE. — Les médecins à Avignon au Moyen-âge. Avignon. Seguin frères.
- G. F. H. BARJAVEL. — Dictionnaire historique, biographique et bibliographique du département de Vaucluse. Carpentras. Devillaris, 1841.
- CANAPP. — Le Guidon en François nouvellement revu et corrigé par Maitre Jean Canapp. Paris, 1541.
Collection Ms. de Massilian. Hôpitaux.
Muséum Calvet. Avignon.
Collection Ms. de Massilian. — Pompes funèbres.
Muséum Calvet. Avignon.

Livre des conclusions et de la réception des Maîtres
en Chirurgie de cette ville d'Avignon (1682-1788).
Muséum Calvet, Avignon.

PRUDHOMME. — Inventaire sommaire des archives his-
toriques de l'hôpital de Grenoble.
